SIXIÈME ANNÉE. — N° 266. Georges OFFENSTADT, Directeur. Jeudi 8 Mai 1913

16 PAGES

TOUS LES JEUDIS

L'ÉPATANT

5c

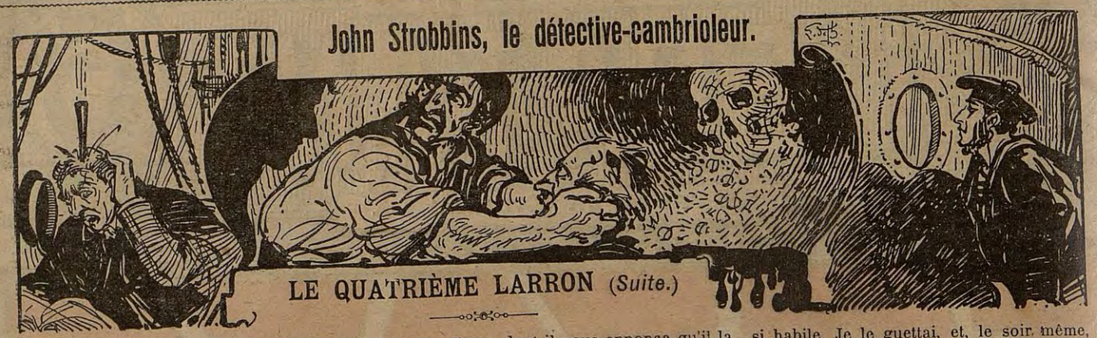
POUR LA FAMILLE

PUBLICATIONS OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (x•)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province..... 3 fr. 50 —.
Étranger..... 5 francs —

CARAFON, CHIEN D'IVROGNE, PAR JO VALLE

(Voir Page 16.)



LE QUATRIÈME LARRON (*Suite.*)

En arrivant à San-Francisco, le trois-mâts Corysandre, *a heurté le quai. Son capitaine est fou, son second blessé, son subrécargue tué en mer. La police veut interroger les marins : ils disparaissent mystérieusement et, le soir même, le* Corysandre *coule, et son propriétaire, M. Buggy-Black, est assassiné.*

Cependant, John Strobbins a seul la clé de ce mystère. Il parvient à délivrer M. Jérémie Flipott, que séquestrait la sinistre association la Main Ouverte, *et, ayant mené Flipott chez lui, lui annonce qu'il a à lui parler sérieusement — et que les diamants du* Corysandre *sont pour lui, John Strobbins.*

XI

Jérémie Flipott regarda son interlocuteur d'un air épouvanté.

Sans se départir de son calme, John Strobbins commença :

— Sans que vous vous en doutiez, cher monsieur Flipott, il y a longtemps que je m'occupe de vous ! J'ai même eu l'honneur, il y a de cela sept mois, — le 20 avril dernier, pour préciser, — de cambrioler votre maison de la 6e avenue.

« Je n'emportai pas grand'chose, vous devez vous le rappeler ! Et je puis dire, même, que je ne fis point mes frais ! Car vos tableaux ne sont que des mauvaises copies ! Vos sculptures sont en stuc et vos antiquités, truquées pour la plupart ! Permettez-moi de vous le dire !

« J'aurai donc perdu mon temps chez vous, si je n'avais trouvé dans le tiroir de gauche de votre bureau Louis XV (qui date de 1895) un document intéressant... Vous me comprenez ! Ce document, c'était l'acte sous seing-privé par lequel vous vous associiez à l'honorable M. Buggy-Black pour l'exploitation d'une mine de diamants située aux environs de Kalgoorlie, (Australie de l'ouest), mine appartenant à M. Buggy-Black, mais qu'il n'exploitait point faute d'argent.

« Je me promis de surveiller cette affaire, étant donné que je savais M. Buggy-Black aussi... mettons, peu honnête que vous.

« Et ce n'est pas peu dire, n'est-il pas vrai, cher M. Flipott ?

Jérémie Flipott ne répondit que par une grimace de mépris. John Strobbins poursuivit :

— Je fus bientôt récompensé de mes peines, car, moins d'un mois après ma... visite chez vous, je réussis à savoir que le directeur de votre mine, M. Thornton Smiley, vous avisait du prochain envoi à Frisco d'une caissette contenant environ cent mille dollars de diamants bruts !... Vous comprenez, cher monsieur Flipott, que je résolus aussitôt de m'emparer de ces pierres précieuses autant qu'estimables. J'aime beaucoup les diamants !

« Je partis pour l'Australie à bord du plus prochain paquebot, et, arrivé à Freemantle, je me déguisais en mineur et me fis embaucher dans votre claim de Big-River.

« Je ne vous dirai pas comment je réussis à savoir que ce brave Thornton Smiley, d'accord avec M. Buggy-Black, fit deux parts des diamants ; l'une, dont il vous annonça qu'il la ramenait avec lui à Frisco sur le trois-mâts *Corysandre*, (et cette part ne contenait que des gangues sans valeur). Quant à l'autre, la belle part, elle était réservée à M. Buggy-Black qui devait la partager avec Smiley !

— Voleur ! Bandit ! gronda Jérémie Flipott.

— Je vous conseille de parler, cher monsieur Flipott ! gouailla John Strobbins. Laissez-moi donc terminer !...

« Thornton Smiley embarqua donc sur le *Corysandre* avec deux caissettes de diamants, alors que vous croyiez qu'il n'en emportait qu'une !

« Ce brave M. Buggy-Black comptait donc vous voler indignement, puisqu'au terme de votre contrat, vous deviez partager par moitiés égales tous les bénéfices de votre claim !

« Pauvre M. Buggy-Black ! C'est, comme vous le savez, un ancien mineur : il est voleur, mais peu astucieux ! Que pouvait-il faire contre vous ? Je vous le demande !

« Car, dois-je vous le rappeler, aussitôt que vous sûtes que Thornton Smiley allait s'embarquer pour l'Europe, vous envoyâtes à Freemantle un homme à vous, le capitaine Sam Arundel !

« Ah ! il remplit bien sa mission : deux jours après son arrivée à Freemantle, le capitaine du *Corysandre* fut trouvé au coin d'une rue avec cinq balles de revolver dans la carcasse !

« Et, comme les capitaines sont rares à Freemantle, ledit Sam Arundel, qui se présenta pour remplacer le défunt, fut aussitôt agréé !

« Moi aussi, je fus pris comme matelot ! Et le *Corysandre* partit de Freemantle avec Sam Arundel comme capitaine, et Thornton Smiley comme subrécargue.

« Moi, je savais à quoi m'en tenir sur tout cela ! Je vous dirai même, cher M. Flipott, que je surpris votre ami Sam Arundel, deux heures avant le départ, lorsqu'il vous câbla la dépêche suivante :

« — *Ai pris place indiquée : tout sera fini à l'arrivée*... C'était clair !... Et on peut, si l'on veut, trouver la trace de ce message aux bureaux de l'*Australasian Telegraph Cy*... Mais, nous reparlerons de cela plus tard !

« Comme bien vous le pensez, une fois en mer, je surveillai le capitaine Arundel. Pendant les premiers jours, je remarquai seulement qu'il était au mieux avec un matelot français appelé Maurice Cabassou. Aussi, je ne fus pas étonné, lorsque, quelques jours avant le passage de la ligne, ledit Cabassou, qui était occupé dans la hune à réparer un galhauban, laissa tomber son épissoir...

« Or, l'épissoir tomba si malheureusement, qu'il troua le crâne de ce brave Thornton Smiley en train de lire tranquillement dans un fauteuil à l'ombre de la brigantine...

« Thornton Smiley mourut deux heures après !... Vraiment, j'admirai l'adresse de ce matelot : avoir aussi bien visé, malgré le roulis, était digne de félicitations !

« C'est pourquoi j'eus la curiosité de savoir quelle allait être la récompense de ce marin si habile. Je le guettai, et, le soir même, je me glissai le long de la cabine du capitaine au moment où Maurice Cabassou y entrait.

« A travers le hublot, je les vis trinquer ensemble !

« C'est une chose attendrissante que de voir un simple marin et son capitaine aussi familiers ensemble ! Je me proposai d'en féliciter Cabassou.

« J'allais quitter mon poste de guet, lorsque je m'aperçus que je n'étais pas le seul à observer notre digne capitaine : à quelques mètres de moi, tapi dans l'ombre, je reconnus le maître d'équipage Basil Stockman, auquel je n'avais pas fait attention jusqu'alors, si ce n'était pour constater qu'il n'entendait rien, ou pas grand chose, à son métier !

« Basil Stockman me vit, lui aussi ; mais je n'y fis point attention.

« En quoi, j'eus grand tort !

« Aussi bien, Basil Stockman, soit qu'il en eût assez vu, soit que ma présence le gênât, s'en alla vers l'avant.

« Je restai seul. J'avais mon idée !

« Bientôt, je vis Arundel et Maurice Cabassou sortir de la cabine. Je les laissai s'éloigner, et, risquant le tout pour le tout, j'entrai dans la chambre du capitaine.

« A la lueur de la lampe à pétrole suspendue au plafond, j'examinai rapidement les deux verres : au fond de celui dans lequel avait bû Cabassou, je vis qu'il restait un léger dépôt gris... et je compris quelle était la récompense réservée à l'habileté du marin français : Cabassou venait d'être empoisonné : ainsi votre Arundel s'assurait de son silence !

« Je reconnus même le poison, c'était un venin indien qui tue lentement et commence par enlever la mémoire !

« Je sortis de la cabine sans être vu et allai me coucher.

« Or, le lendemain, dans la nuit, le *chief-officer*, William Winckler, qui me paraissait être le seul honnête homme de toute cette bande, — sans me compter, naturellement ! — se brisa les jambes en montant de sa cabine sur le pont !

« J'aidai à le relever et m'aperçus que le dessous des semelles de ses bottes avait été suiffé !

« Sam Arundel était dans une fureur terrible, et qui n'était pas feinte, car il s'entendait fort bien avec Winckler, bien que le brave garçon ne fût pas au courant de ses projets.

« Je me demandai alors, à qui donc profitait ce crime ! Je pensai à Basil Stockman !

« D'ailleurs, peu à peu, je commençai à me souvenir de lui. Ses traits ne m'étaient pas inconnus. Sans qu'il s'en aperçût, je le guettai, et parvins un beau matin à le surprendre au moment où, sur le pont désert, il se lavait : il avait enlevé ses favoris !

« Alors, je le reconnus !

« Le pseudo Basil Stockman n'était autre que Ben Hawick, le chef de l'association de la *Main Ouverte*, qui a commis tant d'assassinats en Californie !

« Heureusement pour moi, il ne me vit pas : autrement, je ne serais pas ici !

« Pendant les jours qui suivirent, je l'observai et n'eus bientôt plus de doute : la moitié des marins du *Corysandre* faisait partie de sa bande, et votre homme, vous entendez, cher monsieur Flipott, votre Sam Arundel n'en savait rien !

« M. Buggy-Black voulait vous voler les trois quarts de votre bénéfice ; vous, vous vous apprêtiez à vous emparer du tout ; et, pendant ce temps, Ben Hawick se préparait à vous mettre d'accord en faisant disparaître les diamants et ceux qui se le disputaient ! N'est-ce point admirable !

« Ainsi, nous étions quatre chasseurs : Buggy-Black, vous, Ben Hawick et moi-même qui poursuivions ces bienheureux diamants... Et c'est moi qui vais les avoir ! Et sachez qu'il n'y a point pour cent mille dollars, comme l'avait câblé Thornton Smiley, mais pour huit cent mille dollars !... Mais, je continue !

« Il y avait huit jours que l'infortuné William Winckler s'était ainsi cassé les jambes (de cette façon, il était cloué dans sa cabine, et ne gênait plus en rien les projets de Ben Hawick, tout en pouvant, si le capitaine disparaissait, donner les conseils nécessaires à la conduite du navire !) ; il y avait donc huit jours qu'il s'était blessé, lorsqu'un soir, après dîner, alors que je venais de terminer ma faction au gouvernail, j'entendis du bruit provenant de la cabine du capitaine Sam Arundel.

« Sans réfléchir — c'est une des plus belles bêtises que j'aie faites — j'ouvris la porte : je vis Ben Hawick, accroupi sur Sam Arundel, et qui, ayant saisi par les oreilles la tête du capitaine du *Corysandre*, la lui cognait de toutes ses forces contre le plancher en criant :

« — Il faudra bien que tu dises où tu as caché les diamants ! Je te saignerai comme un porc, autrement ! »

« Et tel était l'acharnement de cette brute qu'il ne s'apercevait pas qu'Arundel était évanoui !

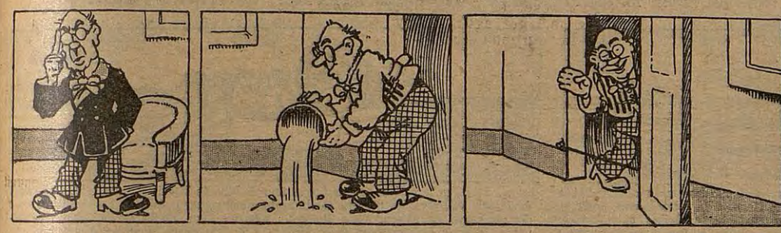
« Ben Hawick, entendant la porte s'ouvrir, tourna brusquement la tête et me reconnut :

« — Ah ! rascal ! rugit-il, je t'y prends à m'espionner ! Tu vas crever, cette fois-ci !... A moi, les gars ! A moi ! A moi ! !

« Et, lâchant sa victime, il bondit vers moi.

(A suivre.) José Moselli.

A LA FAÇON DE M. BERTILLON



M. Onésyme Tatillon devant s'absenter de chez lui pour deux ou trois jours se dit : « Pendant que je ne serai pas là, les cambrioleurs sont bien capables de venir rendre une petite visite à mon appartement.

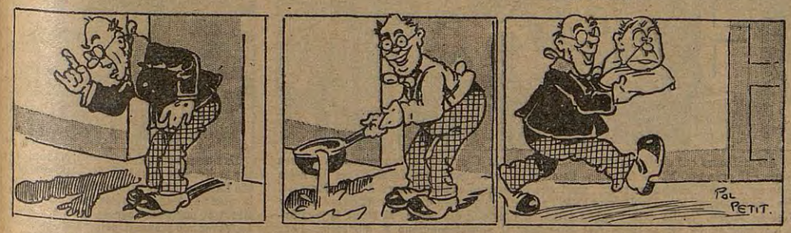
« Dans ces conditions la plus élémentaire prudence m'invite à prendre avant mon départ quelques indispensables précautions. » Après avoir passé en revue toute une série de stratagèmes il donna la préférence à celui qui lui semblait le plus pratique. Dans une des chambres de son logis il répandit...

... des seaux de ciment qu'il égalisa de façon à en faire une couche parfaitement unie. Puis lorsque son ciment fut répandu il plaça un fil de fer en travers de la porte et à la hauteur du genou. Cette double précaution prise, il boucla sa valise et, le front serein, la lèvre souriante, il partit en voyage complètement rassuré. Les pressentiments de M. Tatillon devaient se confirmer. Il n'était pas parti depuis deux heures...

... qu'un cambrioleur qui guettait impatiemment sa sortie pénétra chez lui, muni d'une lanterne sourde et de tout ce qu'il faut pour travailler suivant toutes les règles de l'art. Mais en pénétrant dans le salon il commença par buter dans le fil de fer...

.. insidieusement tendu et s'allongea tout de son long sur le ciment à l'instar des gamins qui se couchent dans la neige pour y dessiner leur silhouette. Le cambrioleur ronchonna : « Encore un qui avait tendu un piège à mézigo. C'est pas l'moment d'faire le poireau dans la turne... Défilons-nous en douce, on reviendra la semaine dernière ! »

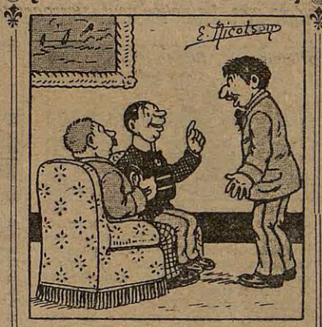
Et par les voies les plus rapides, Mimile dit « la Guibolle » s'empressa de mettre les voiles sans prendre le temps de faire un choix parmi le butin qui tentait la convoitise. A son retour de voyage M. Tatillon fut fixé sur la qualité du gentleman qui avait profité de son absence...



... pour inventorier ses pénates. En effet, le ciment avait gardé fidèlement son empreinte. « Ah ! ah ! mon gaillard, ricanait le subtil locataire, avec cette carte de visite qui te donne l'air emprunté, il me sera facile de retrouver ta piste... Ce disant, il délaya du plâtre dans une casserole et le coula avec soin dans l'empreinte...

... laissée involontairement par Mimile. Il obtint de la sorte un buste qui reproduisait exactement les traits du malfaiteur. Sans perdre une minute il porta ce buste à la Préfecture de Police et fut reçu par un des principaux inspecteurs qui déclara : « Vous êtes un type...

« ... dans le genre de Bertillon. Avec ce buste, vous allez faciliter singulièrement nos recherches... » Pour confirmer ce que le policier avançait. « La Guibolle », dont on avait découvert aussitôt l'identité, était appréhendé le soir même dans un hôtel borgne et conduit sous bonne escorte au Dépôt avant d'aller villégiaturer à Fresnes-les-Rungis.



— Vous avez dit au témoin de mon adversaire que j'exigeais des excuses ?

— Oui, et votre adversaire en exige également ; alors dans ces conditions...

— Nous nous battons ?

— Non, vous allez vous faire des excuses tous les deux.

— Ben, mon vieux, j'savais pas que tu savais nager.

— Penses-tu, le médecin m'a toujours dit que j'avais un rein *flottant* !

PROCHAINEMENT PARAITRA

La Bande de l'Auto Rouge

Grande histoire dramatique Inédite

LES NÉGRIERS DES RIVIÈRES DU SUD (Suite.)

Le roi nègre Mon-Ka-Té et son fils Arturo, qui font la traite des esclaves sur la côte de Guinée, ont réussi à faire prisonniers Jacques de Brévailles, capitaine de la frégate Clorinde, *le mousse Alain Mouscot et la petite Charlotte d'Orbéris dont le père est mort en combattant. Grâce à l'aide d'un autre prisonnier, M. de Cervin, ils s'évadent et délivrent Mlle Le Mesnil, également prisonnière de Mon-Ka-Té. Les fugitifs, montés sur une chaloupe construite par eux, sont poursuivis par Arturo. La tempête leur permet d'échapper, mais chavire leur embarcation sur laquelle ils se cramponnent. Un navire est en vue. Alain Mouscot part à la nage à sa rencontre.*

Malgré les fatigues et les privations, Alain Mouscot avait conservé toute sa vigueur. De plus, la pensée que s'il n'atteignait pas le mystérieux navire, c'en était fait de lui et de ses compagnons, contribuait à décupler ses forces. Heureusement, la brise était presque nulle et c'est à peine si elle déplaçait le bâtiment vers lequel se dirigeait Alain Mouscot. Après deux heures d'efforts, le jeune mousse n'en était plus qu'à un kilomètre environ. Epuisé, il fit la planche pour reposer ses membres courbaturés. Une ondulation de la mer l'ayant soulevé, il reconnut soudain le navire qu'il espérait atteindre...

... le trois-ponts la *Sylphide*, parti de Brest en même temps que la *Clorinde*. Cette vue ranima le courage d'Alain Mouscot. Il se retourna et fendit les flots avec une nouvelle vigueur. A mesure qu'il avançait, il reconnaissait les moindres détails du trois-ponts qui, bien qu'il eut toutes ses voiles dessus, restait immobile au milieu des eaux calmes. Tout à coup une sonnerie de clairon déchira l'air. Une agitation insolite remua sur l'équipage du trois-ponts. Des coups de sifflet s'entre-croisèrent. Les vergues du vaisseau, hâlées par les marins, tournèrent sur elles-mêmes, tandis qu'à l'arrière une élégante baleinière...

... descendait avec rapidité le long des flancs de la *Sylphide*, et, sitôt à l'eau se dirigeait vers Alain Mouscot. Le mousse comprit qu'on l'avait vu, et sentit une joie immense l'envahir. Pourtant, il continua de nager vers la baleinière... Cinq minutes plus tard, le vaillant garçon, happé, saisi, accroché par dix mains rudes, était hissé dans l'embarcation. « Ho ! grogna Alain, doucement ! Je serais bien monté tout seul ! — Ma Doué ! fit un des marins ; mais c'est le mousse de la *Clorinde* ! — Le mousse de la *Clorinde* ! exclama l'officier qui dirigeait la baleinière. — Oui, capitaine ! répondit Alain Mouscot en se redressant.

La *Clorinde* est à la côte dans le Rio Nunez ! Seul, j'en ai réchappé avec le commandant !... Il est là-bas, vers la terre, accroché à la quille de la chaloupe que nous avions construite et qu'un grain a fait chavirer ! — La *Clorinde* à la côte ! répéta l'officier, ahuri. — Oui, capitaine ! répéta Alain Mouscot... Mais, au lieu de causer, sauf votre respect, nous ferions bien d'aller chercher le commandant de Brévailles qui est avec deux femmes épuisées... Donnez-moi un aviron ! » Et le brave mousse, oubliant ses fatigues, empoigna une rame et alla s'asseoir sur un banc à l'avant de l'embarcation.

« Non ! ordonna l'officier, souriant de tant de vaillance. Mets toi debout à la proue, tu nous dirigeras ; car, du diable si je vois l'épave dont tu me parles ! — Bien, pitaine ! » Lâchant à regret son aviron qu'il replaça dans le fond de la baleinière, Alain Mouscot se dressa, il étendit la main vers un point de l'horizon et dit « Par là, capitaine ! — C'est bon !... Avant partout ! » Les huit avirons plongèrent à la fois dans l'eau bleue, en faisant jaillir mille gouttelettes d'écume blanche. La baleinière bondit...

... sur les lames dans la direction indiquée par Alain Mouscot. Le jeune mousse, droit, la main en abat-jour au-dessus de ses yeux écarquillés, fixait l'horizon sans y découvrir l'épave de la chaloupe. Il l'aperçut enfin et, de la main, fit signe à l'officier de venir sur la gauche. Bientôt la carcasse retournée de la chaloupe fut assez près pour qu'on y distinguât les quatre naufragés qui y étaient accrochés. Lentement, la baleinière vint se ranger le long de l'épave. Charlotte d'Orbéris, la première, fut soulevée et déposée...

... dans l'embarcation, puis ce fut au tour de Mlle Le Mesnil et enfin de M. de Cervin et de Jacques de Brévailles qui tint absolument à s'embarquer le dernier. Les premières paroles des naufragés furent pour Alain Mouscot : aussitôt dans l'embarcation, Jacques de Brévailles le saisit dans ses bras en lui disant : « Nous te devons la vie une fois de plus, mon brave Alain ! Tu es un vaillant garçon !... Laisse-moi te remercier en notre nom à tous ! — Oh, capitaine ! fit le mousse, confus. — C'est bon !... je verrai à te payer cette dette ! Pour l'instant je vais signaler ta conduite à l'amiral Le Voyer ! — Alain ! Alain ! cria une voix fluette. » C'était la petite Charlotte ! En revoyant son grand ami, elle venait de se dresser sur le banc où elle avait été déposée et tendait ses bras vers le mousse. Alain, ému, se pencha vers elle et la serra dans ses bras. Pendant ce temps, sur l'ordre de l'officier, les marins de la baleinière s'étaient remis à ramer dans la direction de la *Sylphide* immobile. L'officier, d'un grade inférieur à Jacques de Brévailles, n'osait l'interroger.

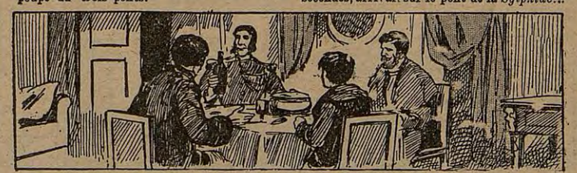
Le capitaine de la *Clorinde* le comprit, et, de lui-même, il le récit des aventures survenues à son navire. Puis, il se fit expliquer comment il avait si opportunément retrouvé la *Sylphide* « C'est bien simple ! fit l'officier. Avant d'arriver aux îles du Cap vert, vous vous le rappelez, commandant, nous nous sommes perdus de vue : la *Sylphide* ayant fait une route plus à l'ouest que la *Clorinde*. Nous arrivâmes sans encombre à Sainte-Marie-de-Bathurst. De là, l'amiral Le Voyer mit le cap sur Dakar où notre surprise fut grande en apprenant qu'on n'y avait aucune nouvelle...

... de la *Clorinde*. Par contre, nous apprîmes que le roi Mon-Ka-Té se disposait à faire de nouvelles razzias d'esclaves dans les rivières du sud. Aussi, l'amiral Le Voyer, après avoir fait carèner la *Sylphide*, reprit la mer pour donner la chasse aux négriers. Et voici comment nous vous avons rencontrés. » L'officier, tout en parlant, avait dirigé la baleinière vers le trois-ponts. Lorsqu'il eut achevé son récit, l'embarcation n'était plus qu'à cent mètres de la *Sylphide*. Par une manœuvre habile, le marin vint accoster l'échelle de poupe du trois-ponts.

De son banc de quart, l'amiral Le Voyer avait assisté au sauvetage des naufragés, à l'aide de sa longue vue. Il se précipita au-devant de Jacques de Brévailles et sans craindre de souiller son uniforme doré aux loques humides et boueuses dont était revêtu le capitaine de la *Clorinde*, l'échangea avec lui une étroite accolade. Puis, galamment, l'amiral aida Mlle Le Mesnil à monter à bord du trois-ponts, tandis qu'Alain Mouscot, soulevant Charlotte d'Orbéris dans ses bras nerveux, escaladait l'échelle, et, en quelques secondes, arrivait sur le pont de la *Sylphide*...

... suivi de M. de Cervin. L'amiral avait déjà fait préparer des cabines pour les naufragés. Mlle Le Mesnil et Charlotte d'Orbéris y furent aussitôt conduites. La jeune fille et l'enfant étaient aussi épuisées l'une que l'autre. Machinalement, et sans bien se rendre compte de ce qui leur arrivait, elles suivirent le maître d'hôtel de l'amiral. Et, arrivées dans la cabine qui leur était réservée, se laissèrent tomber chacune sur un lit, s'enroulèrent dans les couvertures et s'endormirent d'un sommeil pesant. Cependant, l'amiral Le Voyer, après avoir ordonné...

... de reprendre la route, avait prié Jacques de Brévailles, M. de Cervin et Alain Mouscot de le suivre dans son salon où une substantielle collation les attendait. Avant de rien entendre, l'amiral exigea que les naufragés reprissent des forces en mangeant. Il tint même à leur offrir une bouteille de vieux Bourgogne, qu'il gardait enfermée pour les grandes occasions. « Maintenant, dit l'amiral, une fois que ses hôtes eurent fini de manger, vous allez, mon cher Brévailles, me raconter comment il se fait que je vous retrouve ici ? » Sans se faire prier Jacques de Brévailles tint à faire à son chef le récit circonstancié...

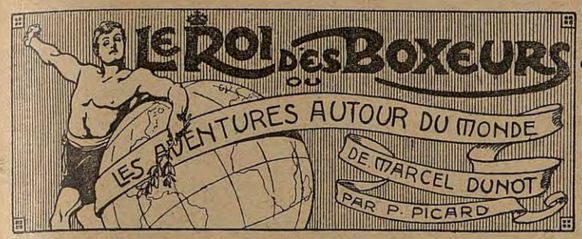


... des malheurs qui avaient abouti à la perte de la *Clorinde*, et au massacre de son équipage. Il présenta M. de Cervin à l'amiral et ne manqua pas de souligner la noble conduite de l'ancien ingénieur royal ainsi que le courage extraordinaire d'Alain Mouscot. — Tout en déplorant la perte de cette belle *Clorinde*, je ne puis que vous féliciter ! affirma l'amiral Le Voyer. Quelle catastrophe ! Ainsi, la *Clorinde* est perdue et M. et Mme d'Orbéris sont morts ! Le roi en sera fort chagriné ; il aimait beaucoup M. d'Orbéris. Pour l'instant, je crois que vous avez tous besoin de repos ! Je vais vous débarquer à Dakar avant de continuer ma croisière ! — Du repos, amiral ! c'est de venger mon père et mes infortunés marins, que j'ai besoin ! s'écria Jacques de Brévailles. Dussé-je poursuivre cet Arturo jusqu'au bout du monde ! » Alain Mouscot ne dit rien, mais ses yeux brillants parlèrent pour lui. « Pour l'instant, fit l'amiral, allez tous vous reposer ! Vous en avez besoin ! Mon maître d'hôtel va vous conduire à vos cabines ! » Les trois naufragés n'insistèrent pas ; ils sentaient le sommeil les gagner ! Ils remercièrent l'amiral Le Voyer et allèrent aussitôt se coucher. Ils s'endormirent bientôt et se réveillèrent seulement le lendemain matin.

Ils furent agréablement surpris en trouvant sur le divan de la cabine des vêtements neufs que l'amiral avait fait confectionner pendant la nuit par les tailleurs du bord. Ils les revêtirent et montèrent sur la dunette. L'amiral Le Voyer s'y trouvait déjà. Assis en face de Mlle Le Mesnil et de Charlotte d'Orbéris : il s'efforçait de consoler cette dernière qui, maintenant qu'elle était hors de péril pleurait en pensant à ses parents morts si malheureusement. A la vue d'Alain Mouscot, la petite fille séchant ses larmes, courut vers lui.

(A suivre.)

Texte de PIERRE AGAY.



RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Naufragé sur la côte du Honduras, Marcel Dunot est pris pour un certain capitaine Croumac (mort en réalité), et grâce à sa bravoure, est nommé président de la République. Il n'y reste pas longtemps ; un parti de mécontents attaque le palais présidentiel au milieu de la nuit et tente de tuer Marcel Dunot. Il parvient cependant à s'enfuir après des prodiges de valeur, et gagne la campagne. Son cheval s'abat dans un chemin creux : huit hommes se précipitent sur lui et, malgré son héroïque résistance, le font prisonnier. A leurs paroles, Marcel Dunot comprend qu'ils croient qu'il est toujours président de la République.

PREMIÈRE PARTIE

XXVIII

Marcel Dunot frémit de rage : ainsi, quoi qu'il fît, on le reconnaissait ! Malgré lui, il restait le capitaine — non ! le président — Croumac !

Comprenant que ses dénégations seraient vaines, il ne tenta même pas de détromper ses agresseurs. Il ne doutait pas qu'ils fussent des partisans de Proserpino Carcano et, cette fois-ci, pensait bien sa dernière heure venue.

Il s'apprêtait donc à mourir avec courage.

Aussi, sa surprise fut grande en voyant un homme à figure basanée, et qui paraissait être le chef de la bande, s'approcher de lui et dire d'une voix respectueuse :

— Señor presidente, au nom de mes compagnons, nous vous demandons humblement pardon d'avoir été obligés d'agir de la sorte envers vous !... Mais la vie est dure, et l'on ne fait pas toujours ce qu'on veut ! Nous sommes désolés, navrés, chagrinés, confus, de ce qui vous arrive, car nous nous déclarons vos serviteurs les plus respectueux !

— Vous avez une drôle de manière de me le prouver ! observa le prisonnier en mauvais espagnol.

En lui-même, il pensait : « Ce bandit croit que je suis toujours président, d'après ses paroles ! Attention à en profiter. »

— Illustre président Croumac, reprenait l'homme, nous avons vraiment été obligés d'agir ainsi !... Moi qui vous parle, je suis l'ancien président du Sénat de la République... Malheureusement, je n'ai occupé cette fonction que pendant huit jours ; et, alors, vous comprenez, je n'ai pas eu le temps d'amasser de quoi vivre ! Hélas ! Encore huit autres jours, et je me retirais après fortune faite ! Mais le sort en décida autrement...

— Je vous plains, señor ! affirma Marcel Dunot.

— Oh ! señor présidente, merci ! merci ! Ces nobles paroles me réconfortent et m'encouragent à continuer ! Merci encore !

« Donc, n'ayant pas eu le temps de faire fortune comme président du Sénat, et, de plus, proscrit par le président Zoccopastro, je me retirai dans mes terres... Je restai quelques semaines malade des fièvres, et me voici guéri, *gracias à Dios*, et prêt à recommencer la lutte !

— Vous voulez sans doute être ministre ? questionna Marcel Dunot, espérant s'en tirer à bon compte.

— Mille fermis ! Señor presidente, la politique ne me tente plus ! Je me suis assez sacrifié à mon pays !... Non ! Je désirerais simplement que vous me signiez un bon de cent mille pesos payable à la Trésorerie du Gouvernement... pour me récompenser des services que j'ai rendus à la République !

— Mais, de suite !... C'est la moindre des choses ! répondit sérieusement Marcel Dunot. Vous avez du papier ? de l'encre ?

— Oui, señor presidente ! dit l'homme, un peu surpris de la facilité avec laquelle le pseudo-président Croumac avait acquiescé à sa demande.

Et il cria :

— Manuel ! Pablo !... Une plume, de l'encre, du papier pour l'illustre señor presidente !

Deux des acolytes de l'ancien président du Sénat se levèrent, et, à grandes enjambées, disparurent parmi les bananiers.

Ils revinrent cinq minutes plus tard, apportant une planche, sur laquelle un porte-plume, un encrier et plusieurs feuilles de papier se trouvaient.

— Au moins, déliez-moi les mains ! observa Marcel Dunot. Autrement, je ne vois pas bien comment vous voulez que j'écrive !

— C'est juste ! acquiesça l'ancien président du Sénat hondurien.

Et, tranquillement, il commença par dépouiller le jeune Français des armes qu'il avait à sa ceinture, qu'il mit sans gêne aucune dans sa poche.

Puis, se tournant vers les deux bandits qui avaient apporté l'écritoire, il s'écria :

— Pablo ! Manuel !... Prenez vos revolvers et visez le señor presidente : tuez-le au moindre geste suspect !

« Vous comprenez, illustre président, continua l'ancien sénateur en tranchant les liens qui retenaient les poignets de Marcel Dunot, je suis obligé de prendre mes précautions : vous pourriez avoir la tentation de vous sauver, et cela me serait très désagréable !

— Je comprends cela ! dit le jeune Français, très calme.

Il se dressa sur son séant, et, pendant quelques instants, frotta et massa ses poignets endoloris.

Pablo et Manuel s'étaient placés debout à ses côtés et braquaient vers son crâne les canons de leurs revolvers.

L'ancien sénateur se baissa et souleva la planchette que les deux bandits avaient posée sur le sol. Il la plaça sur les genoux de Marcel Dunot et dit :

— Maintenant, señor presidente, je vous prie respectueusement de bien vouloir écrire ce que je vais vous dicter !

— Et après, je serai libre ?

— Non... pas tout à fait... Vous serez libre seulement d'ici deux ou trois jours, illustre président, temps nécessaire à ce qu'un de mes hommes aille à Tegucigalpa toucher le bon à payer que vous allez avoir la bonté de me signer, et m'en rapporter le montant !

« Ce petit retard, vous me ferez l'honneur de le passer dans la maison que je possède non loin d'ici... L'air y est très pur, et il n'y a pas de moustiques !

— Ah !... bien ! Et si je refuse ? questionna Marcel Dunot, déçu.

— J'en serai tout à fait chagriné, señor presidente, car cela m'obligera à vous chauffer la plante des pieds jusqu'à ce que vous acceptiez !

Marcel Dunot grinça des dents de rage. Mais, voulant avant tout gagner du temps, il parvint à sourire et répondit :

— Oh ! Je plaisantais... Après tout, le Trésor est riche !... Et c'est bien le moins que les vieux serviteurs de la patrie soient récompensés ! Dictez-moi donc ce que vous désirez !

L'ancien président du Sénat eut un éclair dans les yeux. Il regarda le président d'un air méprisant : « Quoi ! c'était cela le fameux président Croumac dont tout le monde célébrait la vaillance ! Quelle réputation surfaite !...

— Ecrivez, señor presidente ! dit-il.

« Prière au Directeur de la Trésorerie générale du Gouvernement de payer au señor général Emilio Gonzalez y Ferro-Carril la somme de cent cinquante mille pesos... »

— Vous aviez dit cent mille, tout à l'heure ? interrompit Marcel Dunot, qui, au fond, se souciait peu du montant réclamé.

— Vous croyez ? fit le señor Gonzalez, ingénument.

— J'en suis sûr !

— Oh ! vous avez mal compris, señor presidente : cela arrive souvent aux étrangers ! J'avais bien dit cent cinquante mille... Et, encore, quand j'y réfléchis bien, oui, oui, vous avez raison ! Je veux dire que c'est *deux* cent mille pesos que j'ai demandé ! Je me le rappelle fort bien maintenant !... Vous n'avez pas entendu le deux qui était avant cent mille !... Ecrivez donc : *deux cent mille pesos*, señor presidente !

— C'est beaucoup ! murmura Marcel Dunot en faisant mine d'hésiter.

— Mais non ! Vous ferez voter par le Sénat quelques impôts de plus... C'est la moindre des choses ! Ah ! si j'étais président !

— Enfin... mettons deux cent mille pesos !... Et après ?

— Après ?... Ecrivez : *deux cent mille pesos, en paiement d'une dette...*

— Mais je ne vous dois rien ! s'écria Marcel, jouant son rôle jusqu'au bout.

— Excusez-moi, señor presidente, observa Emilio Gonzalez : vous me devez votre vie, qui est entre mes mains, et que je vous vends deux cent mille pesos !

« J'y perds ! Car la vie de l'illustre président de la République du Honduras vaut beaucoup plus...

C'était bien l'avis de Marcel Dunot.

Sur les indications de l'ancien sénateur, il data et signa résolument :

Capitaine Croumac.

Dès qu'il eut terminé, Emilio Gonzalez lui prit le papier des mains et le lut rapidement. Satisfait, l'ancien sénateur le plia et appela :

— Paulo !

Un individu à mine sinistre, couché à quelques pas plus loin, à l'ombre d'un bananier, se dressa, et, d'un pas nonchalant, rejoignit son chef.

— Prends un cheval à l'hacienda ! fit le señor Emilio, et cours ventre à terre à Tegucigalpa où tu toucheras ce bon de deux cent mille pesos à la Trésorerie : fais attention que le compte y soit !

« Ces commis sont si voleurs que c'en est écœurant ! Tu te feras accompagner par Ortega, Bermudez, Coronado, Zarcapo et Inubacas, et reviendras sans tarder, afin que nous partagions aussitôt

et que la captivité du señor presidente ne soit pas trop longue ! Tu as compris ?

— Oui, señor Emilio !

— *Bueno !...* Attends !

L'ancien sénateur se tourna vers Marcel Dunot et, par précaution, lui fit écrire une lettre au ministre de l'Intérieur, dans laquelle le pseudo-président Croumac annonçait qu'il comptait se reposer quelques jours à la campagne et priait qu'on ne s'inquiétât point de lui.

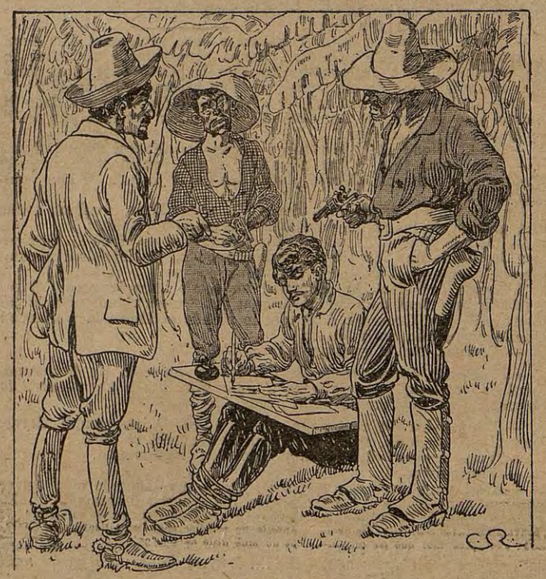
Naturellement, par suite du peu de connaissance de la langue espagnole que possédait Marcel Dunot, sa missive fut pleine de fautes d'orthographe.

Mais, comme se señor sénateur ne possédait qu'une instruction des plus rudimentaires, il ne s'en aperçut même pas.

Il remit la lettre et le bon à payer audit Paulo en lui répétant ses recommandations. Le bandit, après avoir assuré son chef qu'il serait satisfait, s'en alla à travers les bananiers.

Le señor Emilio, tranquille de ce côté, débarrassa Marcel Dunot de la planche qui se trouvait sur ses genoux, et lui lia de nouveau les mains derrière le dos.

Puis, sur son ordre, Manuel et Pablo, ayant remis leurs revolvers à la ceinture, empoignèrent le prisonnier par les pieds et par



... il data et signa...

les épaules, et, à la suite du señor Emilio, s'engagèrent à travers l'immense champ de bananiers.

Pendant presque une heure, Marcel Dunot, ballotté comme un colis, eut le temps de réfléchir à sa situation. Elle n'avait rien de brillant !

— Il faut que d'ici trois jours j'aie faussé compagnie à ces gaillards ! conclut le jeune Français. Car, dès que le señor Emilio saura que je l'ai mystifié, ma peau ne vaudra pas gand'chose entre ses mains !

« Quand même, je donnerais bien les quelques pesos que ces bandits m'ont volés pour voir la tête qu'il fera, lorsque son émissaire lui apprendra la vérité !... Sans compter qu'on pourrait bien lui fusiller son envoyé, lorsqu'il se présentera à la Trésorerie... Ça, c'est son affaire ! La mienne, c'est de déguerpir au plus tôt ! Je vais m'y employer ! Ce qu'il fait chaud, quand même !

Le soleil s'était levé, en effet, et dardait ses rayons sur l'immense plaine.

Enfin, Marcel Dunot, suant et courbaturé, aperçut une maison, composée d'un vaste rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse recouverte de tentes multicolores.

Le jeune Français, toujours porté par Manuel et Pablo, franchit le seuil, traversa un large couloir et fut descendu dans une cave pleine de futailles, et qu'éclairait un étroit soupirail garni d'épais barreaux de fer.

— Déposez le señor presidente là, dans ce coin ! ordonna Emilio Gonzalez, en indiquant à ses acolytes une place à peu près libre, au milieu des tonneaux... Là... c'est cela ! Vous pouvez vous en aller !

Les deux hommes, ayant laissé tomber assez rudement Marcel Dunot sur le sol de terre battue, obéirent et disparurent.

Resté seul avec le prisonnier, l'ancien sénateur s'écria :

— Vous serez très bien ici, señor presidente ! La cave est très fraîche, très fraîche ! Et je me ferai un plaisir chaque jour de vous apporter à manger et de passer quelques instants en votre compagnie ! D'ailleurs, trois jours seront vite passés !

— Je l'espère ! répondit laconiquement Marcel, qui avait hâte d'être seul.

Le señor Emilio n'insista pas. Il lança au prisonnier un regard soupçonneux, et, à pas lents, se dirigea vers la porte.

— Je reviendrai tout à l'heure vous apporter à manger, señor presidente ! dit-il en franchissant le seuil.

A la pâle lueur filtrant à travers le soupirail, Marcel Dunot vit le bandit sortir et refermer derrière lui la porte à double tour.

Resté seul, le jeune Français se dressa tant bien que mal sur son séant et examina sa prison. C'était un caveau aux murs de briques.

Au plafond, six régimes de bananes pas mûres étaient accrochés. Le long des murailles, il y avait cinq fûts poussiéreux posés en pyramides les uns sur les autres. Dans un coin, une vieille caisse remplie de paille de maïs était posée.

C'était tout.

La porte de teck, massive et renforcée par de larges traverses de fer, semblait inattaquable. Quant au soupirail, il était si étroit que, même au cas improbable où Marcel Dunot eût réussi à desceller les énormes barreaux de fer le défendant, il n'eût pu y passer !

Le jeune Français vit cela en quelques instants. Il hocha la tête et murmura mélancoliquement :

— Il n'y a pas à dire : cette fois-ci, me voilà mal handicapé ! Enfin... on va quand même essayer de s'en tirer !

Marcel Dunot regarda de nouveau autour de lui... *S'en tirer !* C'était plus facile à souhaiter qu'à exécuter !

Après quelques instants de réflexion, le jeune Français se rendit compte de l'impossibilité absolue de fuir.

Heureusement pour lui, Marcel Dunot possédait une forte dose de philosophie. Comprenant qu'il ne lui servirait à rien de s'agiter, il s'étendit sur le sol de tout son long, et, exténué par sa course dans la nuit, ne tarda pas à ronfler avec bruit.

Il se réveilla quelques heures plus tard. La faible lueur filtrant à travers le soupirail lui apprit que le jour était à son déclin.

Il sentit qu'il avait faim et, machinalement, jeta les yeux autour de lui. Il aperçut alors un plat de terre rempli de pois chiches et une jarre d'eau, posés sur le sol à moins d'un mètre de lui, et que le señor Emilio avait apportés pendant son sommeil.

Marcel Dunot s'approcha du plat. Comme il avait les mains liées, il dut s'agenouiller et dévorer les pois chiches à même le récipient, tel un chien avalant sa pâtée.

Cette façon incommode de manger lui inspira de mélancoliques réflexions sur les vicissitudes du sort. Il se souvint que, quelques jours auparavant, il mangeait dans des assiettes de porcelaine dorée, servies par des laquais nègres... Grandeur et décadence !

Ce qui n'empêcha pas, d'ailleurs, le brave garçon de dévorer les pois chiches jusqu'au dernier. Il lappa ensuite une bonne gorgée de l'eau contenue dans la cruche et poussa un soupir de satisfaction.

— Ça va mieux ! murmura-t-il. Il n'y a plus qu'à dormir, maintenant ! Comme dit l'autre : Demain il fera jour !

Et, insouciant, Marcel Dunot se recoucha.

Une douleur aiguë aux pieds le réveilla brusquement au milieu de la nuit. Il sentit une sorte de picotement aigu et lancinant le long de ses chevilles liées ensemble. Il tressauta si brusquement qu'il atteignit la cruche et la projeta contre un des fûts où elle se brisa avec fracas.

Mais il n'en fut pas soulagé pour cela. Le picotement s'accentua, devint plus vif, plus douloureux.

Le jeune Français dut se retenir pour ne pas crier.

— Mais qu'est-ce que j'ai donc aux pieds ? gronda-t-il sourdement.

Il se roula sur lui-même, changea de place, essaya de se lever, frappa ses pieds contre les murs : tout fut vain !

L'atroce brûlure continuait à mordre ses chevilles et son cou de pied, là où la chair est tendre et sensible !

— Ooooh ! gémit-il. Mais c'est terrible !

Bientôt, il n'y tint plus et hurla en espagnol :

— A moi ! Au secours !

Rien ne répondit.

Marcel Dunot, fou de souffrance, répéta son appel :

— A moi ! A moi !

Pas de réponse !

— Oh ! mais c'est à se cogner la tête contre les murs ! Je souffre ! oooh ! bandits ! voleurs ! assassins !... Tuez-moi ! Achevez-moi ! râla-t-il.

Sa voix rauque résonna lugubrement dans le caveau, mais resta sans réponse.

La gorge sèche, n'ayant plus la force de continuer ses clameurs, l'infortuné rampa tant bien que mal vers la porte et, couché sur le dos, ébranla le lourd battant de teck de furieux coups assénés avec ses deux pieds entravés.

Le silence.

Et, le long des chevilles du prisonnier, la lancinante brûlure s'accentuait.

Des secondes, des minutes, des heures passèrent, pourtant.

Marcel Dunot, hagard, fou, stupide de douleur et de désespoir, aperçut enfin une lueur grise filtrer à travers les grilles du soupirail. Puis, ce fut le jour.

Et le prisonnier put regarder ses pieds : il vit que le cuir de ses souliers était entièrement déchiqueté, que ses chaussettes avaient disparu, et que, sur sa chair à vif et creusée d'ornières sanglantes, de grosses fourmis, lentement, se repaissaient, leurs têtes noires et luisantes penchées sur la plaie...

Ses yeux s'arrondirent d'horreur. Il murmura sans bien savoir ce qu'il disait :

— Les fourmis !... Les fourmis !

Il y en avait des milliers dans le caveau. Leur nid devait se trouver sous les fûts, car une longue file des horribles insectes serpentait depuis les tonneaux jusqu'aux pieds du prisonnier !

— Au secours ! hurla Marcel Dunot. Au secours ! Par grâce ! Tuez-moi ! Les fourmis !... Les fourmis me dévorent vivant !

Un pas s'entendit derrière la porte. Une voix — celle du señor Emilio — gouailla :

— Ne vous faites pas de mauvais sang, señor presidente ! Les fourmis, c'est très bon pour les yeux ! Cela donne une excellente vue !

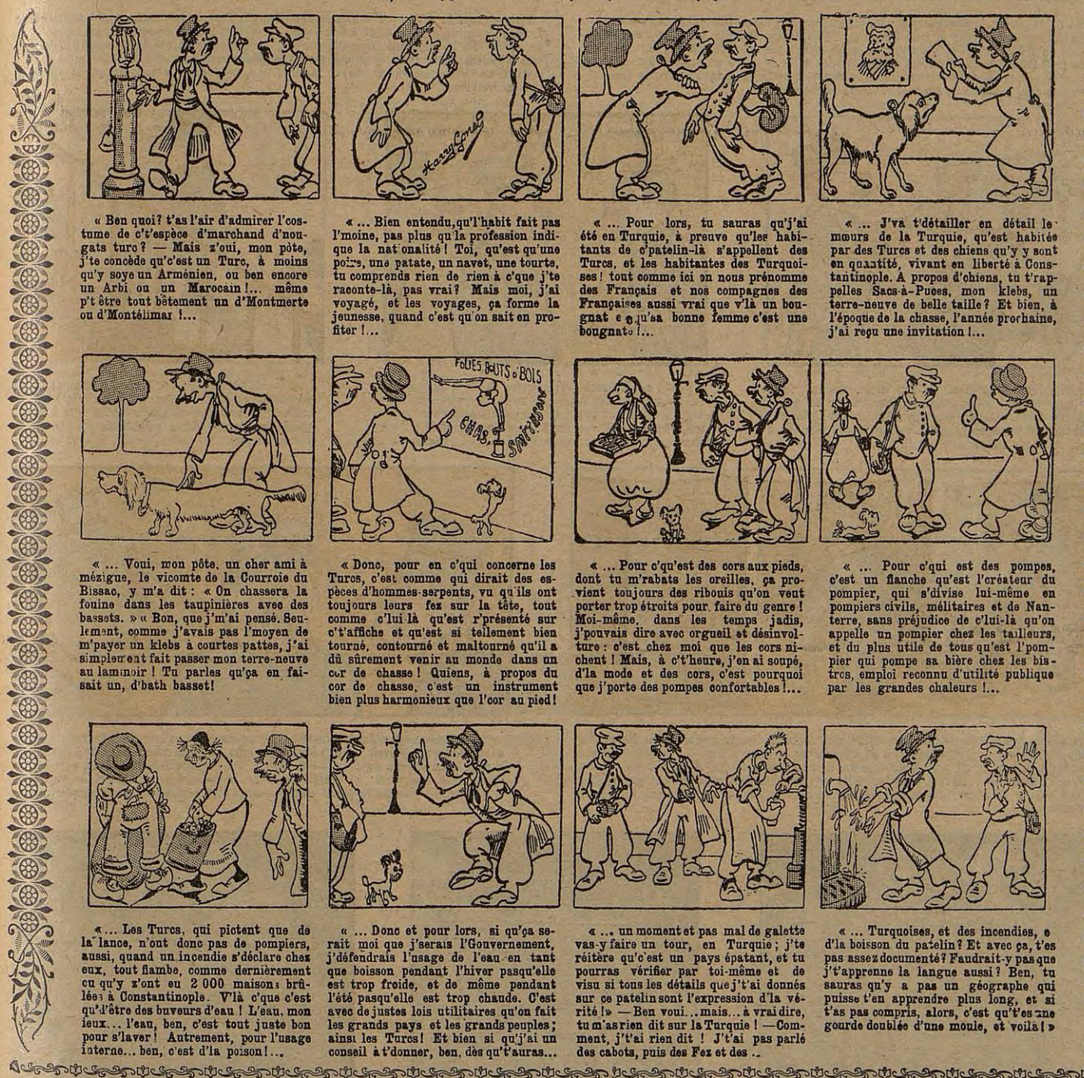
— Oh ! bourreau ! gronda Marcel Dunot, écumant de douleur et de rage. Si j'en réchappe, tu me paieras cher ta fourberie

L'ancien sénateur ne répondit pas. Marcel entendit seulement son pas s'éloigner.

Ce fut de nouveau le silence.

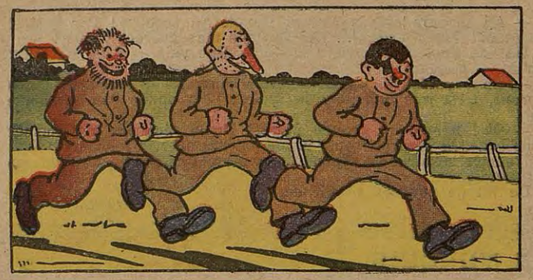
(A suivre.)

APERÇUS SUR LA TURQUIE

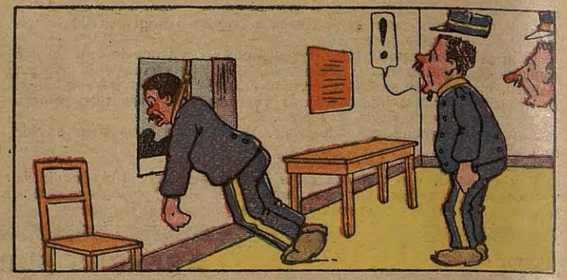

« Ben quoi? t'as l'air d'admirer l'costume de c't'espèce d'marchand d'nougats turc? — Mais z'oui, mon pôte, j'te concède qu'c'est un Turc, à moins qu'y soye un Arménien, ou ben encore un Arbi ou un Marocain !... même p't être tout bêtement un d'Montmerte ou d'Montélimar !...
« ... Bien entendu, qu'l'habit fait pas l'moine, pas plus qu'la profession indique la nat'onalité ! Toi, qu'est qu'une poire, une patate, un navet, une fourte, tu comprends rien de rien à c'que j'te raconte-là, pas vrai? Mais moi, j'ai voyagé, et les voyages, ça forme la jeunesse, quand c'est qu'on sait en profiter !...
« ... Pour lors, tu sauras qu'j'ai été en Turquie, à preuve qu'les habitants de c'patelin-là s'appellent des Turcs, et les habitantes des Turquoises ! tout comme ici on nous prénomme des Français et nos compagnes des Françaises aussi vrai que v'là un bougnat et qu'sa bonne femme c'est une bougnate !...
« ... J'va t'détailler en détail le mœurs de la Turquie, qu'est habitée par des Turcs et des chiens qu'y y sont en quantité, vivant en liberté à Constantinople. A propos d'chiens, tu t'rappelles Sacs-à-Puces, mon klebs, un terre-neuve de belle taille? Et bien, à l'époque de la chasse, l'année prochaine, j'ai reçu une invitation !...
« ... Voui, mon pôte, un cher ami à mézigue, le vicomte de la Courroie du Bissac, y m'a dit : « On chassera la fouine dans les taupinières avec des bassets. » « Bon, que j'm'ai pensé. Seulement, comme j'avais pas l'moyen de m'payer un klebs à courtes pattes, j'ai simplement fait passer mon terre-neuve au laminoir ! Tu parles qu'ça en faisait un, d'bath basset!
« Donc, pour en c'qui concerne les Turcs, c'est comme qui dirait des espèces d'hommes-serpents, vu qu'ils ont toujours leurs fez sur la tête, tout comme c'lui-là qu'est r'présenté sur c't'affiche et qu'est si tellement bien tourné, contourné et maltourné qu'il a dû sûrement venir au monde dans un cor de chasse ! Quiens, à propos du cor de chasse, c'est un instrument bien plus harmonieux que l'cor au pied!
« ... Pour c'qu'est des cors aux pieds, dont tu m'rabats les oreilles, ça provient toujours des ribouis qu'on veut porter trop étroits pour faire du genre ! Moi-même, dans les temps jadis, j'pouvais dire avec orgueil et désinvolture : c'est chez moi que les cors nichent ! Mais, à c't'heure, j'en ai soupé, d'la mode et des cors, c'est pourquoi que j'porte des pompes confortables !...
« ... Pour c'qui est des pompes, c'est un flanche qu'est l'créateur du pompier, qui s'divise lui-même en pompiers civils, mélitaires et de Nanterre, sans préjudice de c'lui-là qu'on appelle un pompier chez les tailleurs, et du plus utile de tous qu'est l'pompier qui pompe sa bière chez les bistrcs, emploi reconnu d'utilité publique par les grandes chaleurs !...
« ... Les Turcs, qui pictent que de la lance, n'ont donc pas de pompiers, aussi, quand un incendie s'déclare chez eux, tout flambe, comme dernièrement qu'y s'ont eu 2 000 maisons brûlées à Constantinople. V'là c'que c'est qu'd'être des buveurs d'eau ! L'eau, mon vieux... l'eau, ben, c'est tout juste bon pour s'laver ! Autrement, pour l'usage interne... ben, c'est d'la poison !...
« ... Donc et pour lors, si qu'ça serait moi que j'serais l'Gouvernement, j'défendrais l'usage de l'eau en tant que boisson pendant l'hiver pasqu'elle est trop froide, et de même pendant l'été pasqu'elle est trop chaude. C'est avec de justes lois utilitaires qu'on fait les grands pays et les grands peuples; ainsi les Turcs! Et bien si qu'j'ai un conseil à t'donner, ben, dès qu't'auras...
« ... un moment et pas mal de galette vas-y faire un tour, en Turquie; j'te réitère qu'c'est un pays épatant, et tu pourras vérifier par toi-même et de visu si tous les détails que j't'ai donnés sur ce patelin sont l'expression d'la vérité ! » — Ben voui... mais... à vrai dire, tu m'as rien dit sur la Turquie ! — Comment, j't'ai rien dit ! J't'ai pas parlé des cabots, puis des Fox et des ..
« ... Turquoises, et des incendies, e d'la boisson du patelin? Et avec ça, t'es pas assez documenté? Faudrait-y pas que j't'apprenne la langue aussi? Ben, tu sauras qu'y a pas un géographe qui puisse t'en apprendre plus long, et si t'as pas compris, alors, c'est qu't'es une gourde doublée d'une moule, et voilà ! »
FOLIES BRUTS de BOIS
CHAS. SOUPIREUR

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO SERA ENCARTÉ :

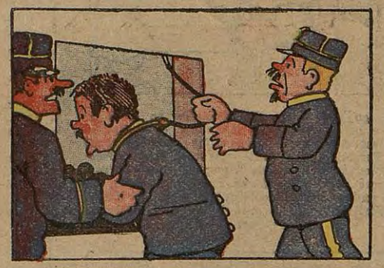
LE PREMIER NUMÉRO, **DES ROMANS DE LA JEUNESSE** NOUVELLE SÉRIE.



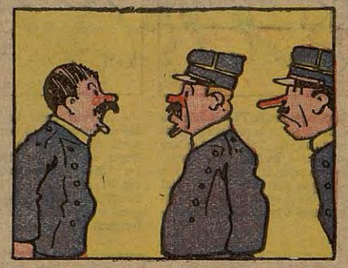
En quittant la prison de Chambéry où ils étaient détenus grâce à l'ingénieux stratagème imaginé et exécuté par le rusé Croquignol, les Pieds-Nickelés estimant, non sans raison, qu'il était prudent pour eux de ne pas s'attarder plus longtemps sur le théâtre de leur exploit où ils venaient de donner « la Fille de l'air» en représentation à bénéfice, s'éclipsèrent à toute vitesse dans la direction de la campagne parsemée de bois nombreux dans lesquels ils pourraient se cacher facilement.



Cependant qu'ils détalaient à toute allure, les gardiens de la prison, ayant terminé leur promenade en ville, revenaient à leur logis, car c'était l'heure de relever leur camarade de sa faction. En l'apercevant, la corde au cou, ils supposèrent que le malheureux, dans un accès de neurasthénie avait attenté à ses jours. Maîtrisant leur effroi et leur commotion sensible émotion, ils s'empressèrent de couper la corde et constatèrent avec joie que le désespéré était encore vivant.

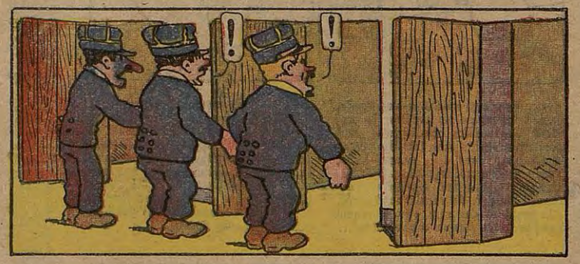


Dès qu'on l'eut débarrassé de son nœud coulant, le gardien chef voulut le questionner pour savoir ce qui l'avait poussé à cet acte de désespoir. Le gardien, rendu momentanément aphone en raison de la demi-strangulation qu'il avait subie, fit comprendre par signes...

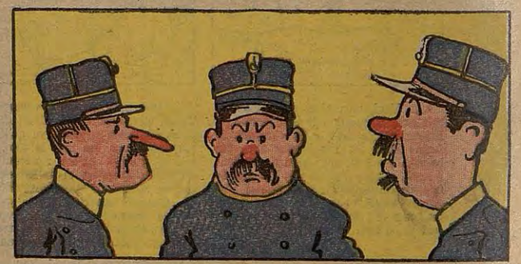


... qu'il avait besoin de reprendre haleine. Puis, ayant enfin recouvré l'usage de la parole, le pauvre bougre, dont la binette exprimait tout à la fois l'ahurissement et l'épouvante, fit part à son chef de ce qui lui était arrivé. « Sûrement, firent les autres gardiens en chœur, ce coup-là...

« ... a été exécuté par les Pieds-Nickelés, ce trio de redoutables malfaiteurs dont nous avons la garde. Il serait urgent d'aller s'assurer qu'ils sont toujours bouclés dans leurs cellules. » Les trois gardiens grimpèrent vivement...



... à l'étage au dessus et constatèrent avec rage et dépit que les trois oiseaux ne les avaient pas attendus pour leur fausser compagnie et s'évader de la volière. Sur le moment, leur stupéfaction fut telle qu'ils ne trouvèrent pas un mot pour manifester. A défaut de paroles, leurs bobines exprimaient éloquemment ce qu'ils éprouvaient. Dès qu'ils purent parler, ils se répandirent en cris de fureur et en imprécations contre ce trio de sinistres coquins dont la triple évasion allait...



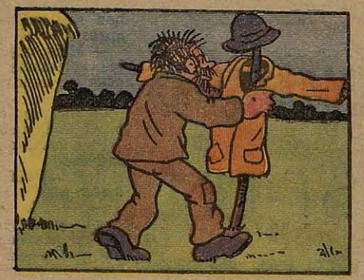
... certainement réduire à néant, leur avancement et leur gratifications. — « Si nous avions pu prévoir qu'ils nous joueraient ce vilain tour, disait l'un deux, c'est rare si nous serions sortis ! » — Ce que je vois de plus clair là dedans, vociférait le chef, c'est que celui qui était chargé de les surveiller a manqué de vigilance. Il s'est laissé prendre le passe-partout ouvrant les cellules et il peut compter...

« ... que je ferai un rapport sévère sur cette inexcusable négligence. » Tandis que chef et gardiens se lamentaient sur cette mésaventure, la nuit était venue et les Pieds-Nickelés, après avoir trotté comme des dératés, étaient arrivés au milieu des champs. « Ce n'est pas la peine d'aller plus loin, pour l'instant, déclara Croquignol...

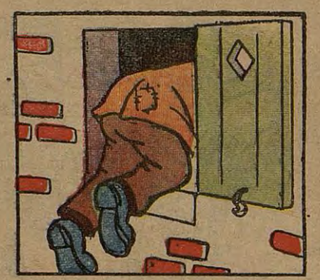
« Avec nos fringues de prisonniers, nous serions trop facilement reconnus... La nuit porte conseil. Si vous m'en croyez, on va commencer par se pagnoter ; ensuite, on décidera ce que nous devons faire. » Une meule se trouvait à proximité.

Les trois complices eurent tôt fait de dresser une échelle contre cet édifice de paille et de s'installer sur le faîte après avoir creusé un trou dans la paille pour s'y blottir. Quelques minutes plus tard, un concert de ronflements sonores, attestait qu'on n'avait pas eu besoin de les bercer pour les endormir.

Le lendemain matin, lorsque les trois amis se réveillèrent frais et dispos, grâce à la nuit qu'ils venaient de passer, la question posée la veille se présenta de nouveau à leur esprit : « Comment allons-nous faire pour nous procurer des nippes moins compromettantes que celles que nous portons? »

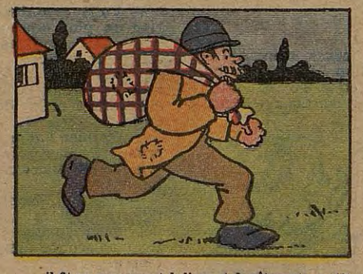


« Ce n'est pas difficile, vous allez voir, » annonçait Riboudingue. Sur ce, il se laissa glisser le long de la meule qui leur avait servi de dortoir, et se dirigeant vers un mannequin-épouvantail qu'il avait remarqué non loin de là, il troqua ses vêtements contre ces haillons.

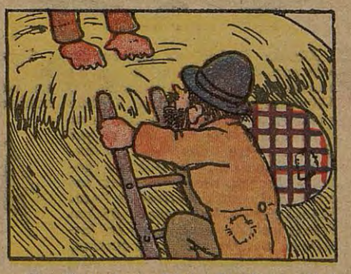


Ainsi travesti, il se dirigea vers une petite ferme isolée, en fit le tour afin de s'assurer qu'elle était momentanément déserte et s'introduisit aussitôt dans la maison par une fenêtre qu'on avait laissée ouverte.

« Maintenant que je suis dans la place, ricanait Riboudingue, le reste va aller tout seul... Je sais comment un Pied-Nickelé doit se comporter en pareille circonstance. » Tout en blaguant, il faisait de l'œil un rapide inventaire de ce qui valait la peine d'être emporté. Après avoir escamoté l'argent qu'il trouva dans les tiroirs...

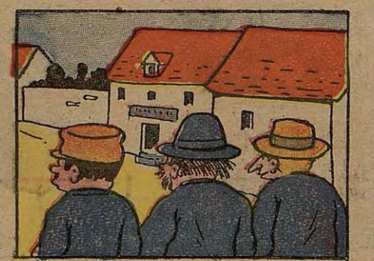


... il fit un gros paquet de linge et de vêtements, sortit de la maison avec le butin volé de la même façon qu'il y était entré et revint trouver ses amis en gouaillant : « Eh ! les camaros, frusquez-vous à bon marché avec les laissés-pour-compte des cambrousards, v'là l'chand d'habits qui rapplique. »



« Vous dérangez pas pour moi, je livre la camelotte à domicile. » Son ballot de vêtements sur l'épaule, il grimpa après l'échelle, atteignit le faîte de la meule et défit son paquet pendant que ses complices le félicitaient sur le succès de son expédition. En un clin d'œil les trois complices...

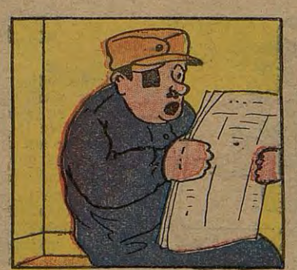
... mirent bas les vêtements qu'ils portaient et s'habillèrent avec ceux que Riboudingue leur fournissait. « Ça manque de chic, nos fringues, blaguait ce dernier. Elles sont comme les pièces à succès, elles ont des reprises, mais elles nous rendent méconnaissables et au moins on ne court pas le risque de se faire piger.



« En route, les copains ! et abandonnons nos fringues à ceux qui nous ont prêté, malgré eux, leur meule de paille pour roupiller. Ils marchèrent deux bonnes heures et arrivèrent avec l'estomac dans les talons en vue d'un village.

« Eh ! l'ancien, demanda Croquignol à un bon vieux paysan, où qu'elle perche l'auberge de ton patelin? Mes amis et moi on a la dent et nous sommes pressés de croûter. » Le villageois leur ayant donné le renseignement qu'ils désiraient, ils entrèrent.

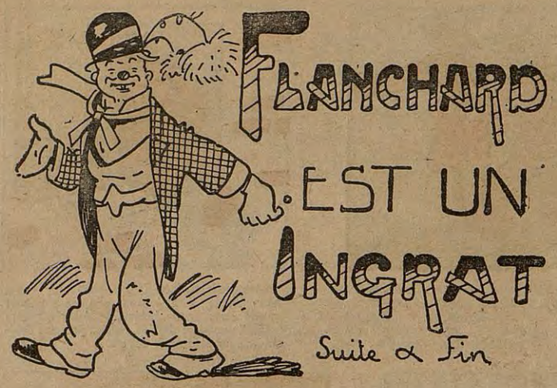
... dans l'auberge et dirent au patron : « Grouille-toi de nous donner à boire et à manger sans t'inquiéter de la dépense : on a de quoi payer. — Prenez la peine de vous asseoir, répondit l'aubergiste, vous allez être servis tout de suite. » Filochard apercevant un journal qui traînait sur une table, le prit afin de se tenir au courant...



... des événements politiques dont il avait été sevré depuis sa réclusion. Soudain un cri de surprise lui échappa. « Quoi de nouveau ? » s'informa Riboudingue, supposant qu'il était question de leur évasion.

... « Les poteaux, il y a la guerre aux Balkans ! » annonçait Filochard. « Chouette ! exultaient en chœur Croquignol et Riboudingue, il doit y avoir à fricoter de ce côté-là !... Et Filochard résuma l'opinion du trio en s'esclaffant : « Non, mais qu'est-c'que nous attendons pour aller y faire un tour? »

(A suivre.)



Jérôme Bichon, en passant un soir sur le Pont-Neuf a vu un homme se précipiter dans la Seine. N'écoutant que son courage, Jérôme après avoir exécuté un plongeon superbe, sauve le désespéré, en qui il reconnait un vieil ami : Flanchard. Après un réconfort de fortune, Bichon reconduit chez lui celui qu'il vient de retirer de l'eau. Flanchard habite chez Bichon depuis quinze jours. Il s'y est installé en maitre, critique la cuisine, gourmande la bonne, devient tellement insupportable que le bon Bichon, poussé par sa femme, commence à en avoir plein le dos et risque de légers reproches. Flanchard du coup, menace de repiquer une tête dans l'eau.

Un matin, Flanchard, ayant fait comprendre à ses hôtes qu'il ne trouverait jamais à se débrouiller avec les vêtements qu'il portait, leur emprunta cent francs pour s'acheter des vêtements neufs. Les Bichon ne furent pas trop durs à la détente. Flanchard empocha les cent francs et partit.

A midi, il n'était pas rentré. Une heure sonna, pas de Flanchard. L'après-midi s'écoula, Flanchard n'avait pas reparu.

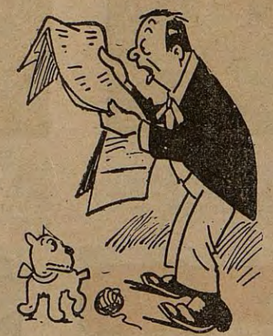
On était à l'heure du dîner... Jérôme, très perplexe, parcourait un journal du soir. Soudain, il s'arrêta à ce fait divers stupéfiant : « On a repêché vers trois heures, aux environs du pont de la Concorde, un homme d'environ trente-huit ans, cheveux bruns, mouchache épaisse, nez camard, ne paraissant avoir séjourné que quelques heures dans l'eau. Dans ses poches, on n'a trouvé qu'un mouchoir aux initiales J. B. ».

Jérôme poussa un cri.

— Vois, vois, dit-il à sa femme, Flanchard s'est fichu à l'eau. Il possédait effectivement un mouchoir à mes initiales. Plus rien à faire. Ce garçon-là avait la monomanie du suicide...

Et Jérôme pleura, et Mme Bichon versa également quelques larmes. Il avait des défauts, évidemment, ce pauvre Flanchard, mais il avait aussi des qualités, et puis, il avait égayé un moment la monotonie de leur intérieur. Pauvre diable ! Ce soir-là on dîna peu et on ne parla que de Flanchard.

Vers dix heures, comme il était déjà question de la couronne, un violent coup de sonnette fit soubresauter les deux époux. Jé-

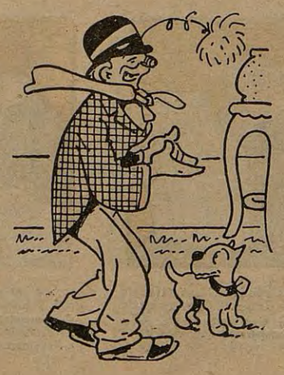


rôme courut ouvrir et se trouva devant le regretté Flanchard, mais un Flanchard très ivre, toujours vêtu de ses anciennes hardes, et qui modula d'un air de se ficher du monde :

— Coucou, ah ! te voilà !

Jérôme et sa femme paraissaient interdits.

— Eh bien ! quoi ? fit Flanchard, en voilà des figures d'enterrement de première classe ! vous avez l'air retournés. Alors c'est là, l'accueil qu'on fait à un



bon ami qui revient sain et sauf après une si longue absence ?

— Mais, objecta Mme Bichon, et les vêtements que vous deviez acheter avec notre bonne galette ?

— Oui, le complet neuf, appuya timidement Jérôme.

Flanchard ne semblait pas se rappeler

Il parut réfléchir un bon moment, puis :

— Ah ! le complet ! parfaitement, parfaitement, eh bien ! je ne l'ai pas acheté, il ne me restait pas assez de numéraire. Je suis allé voir des amis, je me suis retrempé dans une société où l'on s'amuse, ça change un peu de celles où l'on s'embête.

Sortant alors plusieurs pièces blanches auxquelles se mêlait quelque billon :

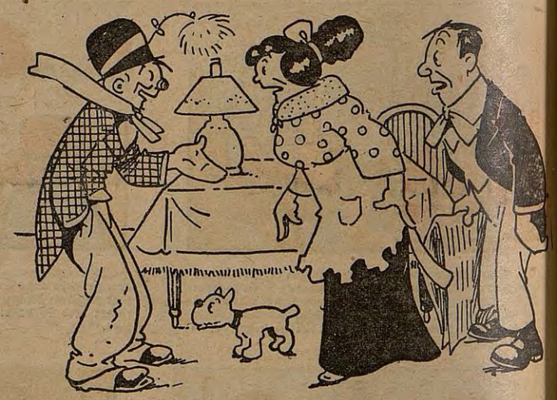
— Voilà ce qui me restait ; y a rien de plus onéreux que de revoir des copains qui vous croyaient mort.

— Alors, tu as gaspillé l'argent du complet ? clama Jérôme qui sortait enfin de son caractère.

— Eh bien ! quoi, en voilà un crime ! Ça vaut mieux qu'un bras pris dans l'engrenage d'un moulin à vent !

— Ecoute, Flanchard, si c'est ainsi que tu te comportes avec des gens auxquels tu dois une reconnaissance éternelle, tu peux t'en aller.

— Ah ! non, mon petit père. Je suis bien ici, j'y reste. Tu n'avais qu'à me laisser boire ma goutte tranquillement sans t'immiscer dans mes petites affaires



personnelles. Aujourd'hui je veux vivre, je suis heureux de vivre et je veux continuer à vivre. Vive la vie ! Fallait pas me tourner les idées. Alors, je reste, à moins que...

— Que quoi ?

— Que tu me verses une petite indemnité.

— Hein ? s'exclama Mme Bichon, une petite indemnité pardessus le marché. Vous n'y pensez pas ?

— Voyons, mes amis, on ne flanque pas les gens à la porte comme ça sans savoir où ils iront coucher... surtout qu'il pleut à torrents.

— Pas assez pour que tu te noies, misérable !

— ... sans savoir s'ils auront à

manger le lendemain. On les indemnise, on leur donne leurs huit jours. Ça se fait pour les domestiques. ça peut bien se faire pour les obligés qui ont cessé de plaire...

— Eh bien ! mon ami, s'écria Mme Bichon en se tournant, furieuse, vers son mari, tu m'en ramèneras à l'avenir, des amis qui voulaient se noyer !

Jérôme avait horreur des scènes. Il glissa dix louis à Flanchard en lui disant sèchement :

— Maintenant, tu peux aller te faire pendre ailleurs.

Et Flanchard de répondre en sortant :

— Me faire pendre ? Je n'ai besoin de personne pour cela, mon vieux. En tout cas, si cette idée me venait, je ne l'oublierais pas sur mon testament. Je te laisserais la corde et le piton ; je ne suis pas un ingrat, moi...

ALPHONSE CROZIÈRE.

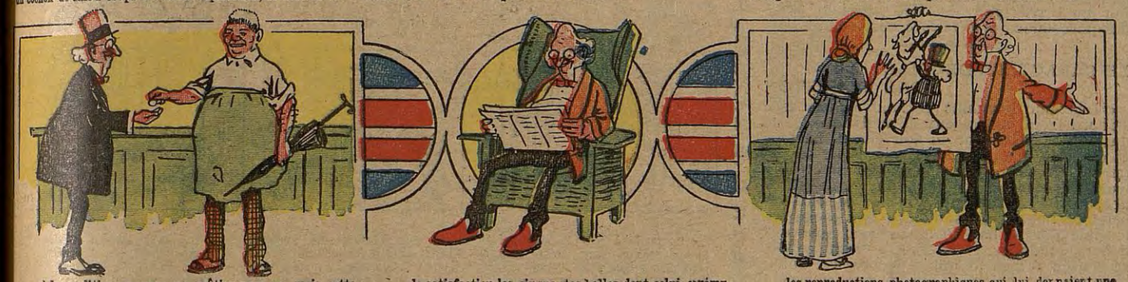
LES MÉMOIRES D'UN RIFLARD, par JO VALLE. — Je suis transformé en biberon.

A la suite de nombreuses péripéties, un parapluie de luxe devient la propriété du jovial docteur Anthrax qui l'adapte à une foule d'usages auxquels il ne semblait guère destiné. En dernier lieu il s'en sert pour combattre une génisse en furie.

Un pied sur le corps de sa victime, dans la pose classique des gladiateur antique qui attend que les vestales levent ou abaissent le pouce pour égorger son adversaire, mieux encore et semblable à Théodore Roosevelt prenant la pose pour se faire photographier quand, en fait de grand fauve, il avait abattu un cochon de lait à coups de balles explosibles, le docteur ..

... Stéphanus Anthrax souriait triomphalement aux objectifs braqués sur lui, mais, quand il vit que ses admirateurs voulaient le porter en triomphe, il se souvint fort à propos de ce qui lui était arrivé la veille. Pour esquiver l'ovation et les « tournées » qui devaient en être la fatale conséquence, il sauta dans un cab et quand il arriva...

... chez l'armurier son histoire était déjà connue. Ce dernier, après avoir félicité son client comme il convenait, écouta ses explications et répliqua, lorsque le docteur lui demanda ce que ça coûterait pour opérer cette transformation : « Pour vous, Votre Honneur, non seulement ce sera à l'œil mais je vous allongerai encore deux livres par-dessus le marché...



« ... à la condition que vous me prêtiez pour un mois cette lame vachophobe et m'autorisiez a l'afficher avec vos nom et titres en rappelant par quelle promesse de matador vous l'avez illustrée. » Le docteur souscrivit avec plaisir à ces conditions et, me laissant chez l'armurier, il empocha avec non moins...

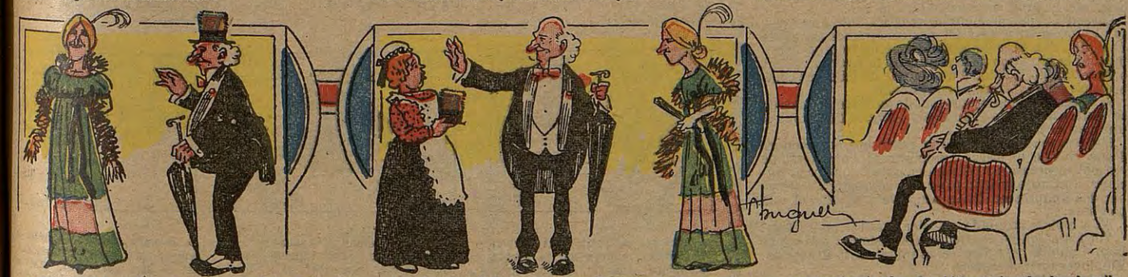
... de satisfaction les cinquantes balles dont celui-crémunérait la bonne réclame que cette lame, exposée à la devanture de sa boutique, allait lui faire. Deux jours plus tard. assis dans son fauteuil, il lisait avec complaisance l'article élogieux que son journal lui consacrait et regardait...

... les reproductions photographiques qui lui donnaient une pose héroïque quand le commis de l'armurier me rapporta avec la transformation qu'il avait demandée. Je t'avouerai franchement qu'au début elle ne me plaisait qu'à moitié... Il est toujours un peu humiliant, quand on a eu l'honneur...

... de porter l'épée, de se sentir métamorphosé en biberon ! Néanmoins dans mon nouveau rôle de récipient, j'essayais de faire contenance. Le docteur ayant congédié le commis avec un bon pourboire s'empressa de dévisser ma poignée dans laquelle un petit trou avait été ménagé et ricana en sondant du regard la profondeur de mon tube :

« Vraiment, ça serait dommage de remplir ça d'eau de Cologne ! Il me semble que du bon rhum, de la vénérable fine champagne ou de l'authentique old whisky y seraient beaucoup mieux à leur place. » Profitant de ce que sa nièce Dorothy n'était pas là, il prit dans une armoire une fiole, la première qui lui tomba sous la main. C'était justement du whisky...

... et il m'en remplit jusqu'au bord. Après quoi il remit la fiole en place, revissa ma poignée et s'assura qu'il suffisait pour aspirer le liquide de mettre ses lèvres au petit trou pratiqué à cet effet tout en appuyant sur le bouton du ressort. Satisfait de voir que mon appareil fonctionnait à souhait, le docteur me rangea soigneusement dans le porte-parapluie...



... et se promit de m'expérimenter le soir même, au Dancing-Palace, un music-hall pour la représentation duquel il avait reçu deux fauteuils. Le soir venu, le docteur en habit et sa nièce dans une printanière et ravissante toilette montaient dans l'auto qu'on était allé leur chercher. Il n'est pas besoin de demander si je faisais partie du voyage.

Au « Dancing-Palace », le docteur Stephanus Anthrax, malgré les pressantes sollicitations des ouvreuses, se refusa catégoriquement à me laisser entre leurs mains et se fit traiter à voix basse de vile original. Au cours de la représentation, miss Dorothy fut très intriguée en voyant son oncle poser à chaque instant ses lèvres sur ma biquide en vieil argent et de sentir en même temps...

... une pénétrante odeur de whisky se répandre dans la salle. « Oh ! le coquin d'oncle ! murmurait-elle en l'observant à la dérobée, ce n'est pas de l'odeur ou du vinaigre de toilette qu'il a mis dans son pépin et je devine maintenant pourquoi il s'est obstinément refusé à le confier à l'ouvreuse ! Il avait de trop bonnes raisons pour cela ! »

(A suivre.)

PAUVRE PIGEON

Un habitant de Barsac, rentrant chez lui après 19 jours de voyage, ne fut pas peu surpris de constater que des dégâts importants avaient été commis dans sa chambre à coucher, dont il avait pourtant trouvé les portes hermétiquement closes. Il fouilla la pièce et finit par découvrir, dans un coin, un pigeon voyageur ayant à la patte la bague d'identité. Le malheureux oiseau s'était très probablement réfugié dans la chambre où il fut découvert, avant le départ du propriétaire qui avait, en s'en allant, fermé ses portes sans avoir constaté sa présence. *Il était resté ainsi 19 jours sans prendre aucune nourriture.* Il était dans un état de maigreur lamentable. C'est en cherchant une issue pour fuir qu'il avait renversé des potiches, brisé des porcelaines et détérioré des tentures.

LE CARACTÈRE DÉVOILÉ PAR LE VESTON

« L'homme boutonné de haut en bas sera d'abord froid, méticuleux et analytique, il se distinguera nettement du bon vivant, hâbleur et emporté, dont les boutonnières ne savent jamais être closes. Le diplomate, rusé et menteur à l'occasion, semblera ouvert de prime abord. Mais il faudra se méfier en contemplant ce bouton, près du col, que cache ostensiblement le bas de la cravate. Sous des dehors confiants, ce fin matois saura garder sa pensée et bien fin qui la découvrira. Enfin, l'homme sec et froid, qui disgracieusement ferme son vêtement par le seul bouton du bas, saura être réservé sur ses actes. Parlez-lui, sa réserve tombera et il vous livrera ses projets et sa pensée, sans même attendre vos questions. »

E. M.

Bosses et contusions.

Une contusion est une lésion avec ou sans plaie produite par un choc ou par un corps quelconque.

Dans les contusions le sang peut être extravasé, réuni en foyer, et les tissus être plus ou moins écrasés.

La violence et l'étendue de ces désordres sont proportionnées à la force du coup, à la direction suivant laquelle les parties ont été frappées.

Le traitement diffère suivant le degré de la contusion.

Lorsqu'il n'y a qu'une tache violet foncé causée par le sang épanché sous la peau, mettre des compresses d'alcool camphré et masser avec de l'huile camphrée; placer le membre dans la position voulue pour que le sang circule de haut en bas.

Lorsqu'à l'épanchement de sang s'ajoute une bosse sur les os, mettre aussitôt des compresses trempées dans de l'eau blanche additionnée de teinture d'arnica. Si la situation de la contusion le permet, il faut opérer sur elle à l'aide d'une bande de toile une compression égale, légère et continuelle.

Si après l'accident il survient de la fièvre, le malade se mettra à la diète et au repos; donner des grogs et une potion tonique.

Si l'écorchure complique la contusion, on recouvre d'une couche de cérat camphrée et l'on étend de l'alcool camphré sur les parties qui ne sont pas écorchées, tout autour de la plaie. On combattra la fièvre par des compresses d'eau sédative à la tête et aux poignets.

S'il y a plaie profonde, appeler aussitôt un docteur.

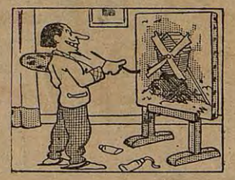
Voici un liquide contre les contusions : vin rouge bonne qualité, 1/2 litre, sel ammoniac, 15 grammes. Employer en compresses.

Si les contusions sont à la figure, on les empêche de bleuir en tenant constamment, pendant plusieurs heures, un linge trempé dans un mélange de teinture d'arnica et de jus de citron.

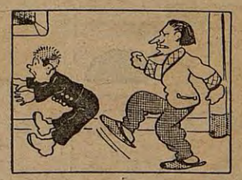
Ne jamais vouloir faire rentrer une bosse à la tête avec une pièce de monnaie, ce procédé étant absolument nuisible.

Dr E. M.

LE TABLEAU ANIMÉ

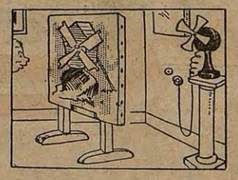


Théodule Cobalt venait de mettre la dernière main à un tableau qu'il comptait vendre un bon prix à sir Mac-Abbey, un riche amateur américain. Le chef-d'œuvre en question était un paysage représentant au premier plan un moulin à vent. Cobalt, se montrait fort satisfait de son travail et n'attendait plus que la rivée du client. Ce dernier avait promis...

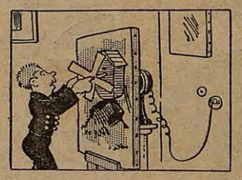


... de venir lui rendre visite dans l'après-midi. « Maudit lambin de René! vociférait Cobalt, en s'adressant à son groom, comment se fait-il que tu n'aies pas encore rangé l'atelier? Voilà pourtant plus de vingt fois que je te l'ai dit et tu mériterais... » Il acheva sa phrase en décochant un coup de pied à René, dans l'endroit où le dos change de nom.

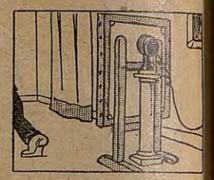
Le groom, furieux de ce que son postérieur avait servi de cible à l'escarpin de son patron, jura de lui faire payer cher ce geste familier, car il n'entendait point qu'on le traitât d'une façon aussi cavalière. C'était un groom conscient et syndiqué qui groumait, c'est rien de le dire. L'artiste était justement obligé de sortir pour faire une course urgente avant l'arrivée de son client, René se dit :



« Ça tombe à pic! Je profiterai de son absence pour mettre mon petit plan à exécution. » Dans l'atelier de Cobalt se trouvait un ventilateur électrique qui lui rendait de grands services pendant les chaleurs. En apercevant l'appareil, une idée abracadabrante plongea aussitôt dans les méninges du groom. Il commença par dévisser...

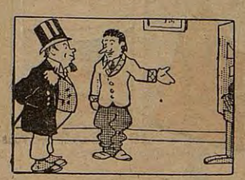


... le ventilateur afin d'enlever l'hélice, puis il fit un trou dans le tableau de son patron, juste à l'endroit où se trouvaient les ailes du moulin qu'il avait d'abord eu soin d'effacer pendant que la peinture était encore toute fraîche. Il les remplaça par l'hélice et revissa le ventilateur qu'il avait placé derrière la toile. Ces préparatifs étant terminés, René quitta l'atelier...



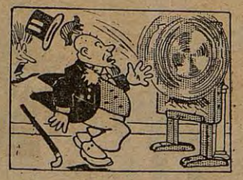
... qu'il laissait en désordre. « Maintenant, son client peut venir, s'esclaffa-t-il. Je t'attends avec autant d'impatience que lui, car il va me fournir l'occasion de me payer une bosse de rigolade bien fadée. » Il fut interrompu dans son soliloque par la sonnerie de la porte d'entrée et pensa en allant ouvrir !

« Il y a des chances pour que celui qui s'amène soit le riche Américain » Effectivement c'était sir Mac-Abbey. Le groom, avec force révérences pour dissimuler son rire malicieux, introduisit le visiteur millionnaire dans l'atelier et le pria d'attendre une seconde, le temps d'aller prévenir son patron qui était rentré un instant auparavant.



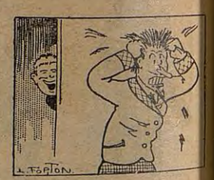
Cobalt arriva aussitôt et commença par faire les honneurs de son atelier à Mac-Abbey. Après lui avoir fait admirer toutes ses toiles il attira en dernier lieu son attention sur le « Moulin » qu'il qualifiait modestement de pur chef-d'œuvre. L'Américain le trouvait également à son goût et s'approcha...

... de la toile pour examiner de près certains détails, se rendre compte si ce tableau avait bien été peint avec de l'huile de première qualité comme le prétendait l'artiste, car Mac-Abbey, tout en étant amateur d'œuvres d'art, avait la prétention de ne pas vouloir se faire empiler. Quand il fut à deux pouces du tableau...



René qui se tenait caché derrière le chevalet, appuya sur le bouton électrique. Aussitôt, le ventilateur se mit à tourner avec une rapidité vertigineuse. Sous la violence de l'air, déplacé par l'appareil, le chapeau et la perruque de sir Mac-Abbey s'envolèrent au grand ahurissement de leur propriétaire...

... qui trouvant cette plaisanterie détestable ramassa sa tignasse postiche et son couvre-chef, puis s'en alla furieux en faisant claquer la porte derrière lui pour exprimer son mécontentement. Cobalt qui ne pouvait s'attendre à semblable aventure et voyant son client s'en aller fut pris d'une crise de désespoir et s'émit :



« Je parie que c'est ce gridin de René qui m'a joué ce tour pendable. Ah! le sale garnement, qu'est-ce qu'il va prendre ! » Mais le sale garnement, devinant ce qui l'attendait, après s'être payé la burette de son patron s'était empressé de prendre sa casquette d'abord et la porte ensuite, avec la ferme intention de ne plus revenir.

ANECDOTES

Un prêt avantageux.

On conte, de l'autre côté du détroit, que le prince de Galles, futur Edouard VII, alors étudiant à l'Université de Cambridge, fut un jour surpris par une averse. S'étant réfugié dans la baraque d'une vieille

marchande de bonbons, il lui demanda un parapluie.

— Prends mon « vieux pépin » si tu le veux, mon petit, répondit la vieille, car l'autre, le beau, je ne le prêterais même pas au prince de Galles.

Le lendemain, un domestique rapporta à la bonne femme le « vieux pépin » et un autre flambant neuf, avec la carte du prince de Galles.

Un Mari à trop grande allure.

Une Américaine vient de gagner le procès en divorce qu'elle intentait à son mari, et celui-ci devra lui servir une pension énorme... la moitié de son revenu.

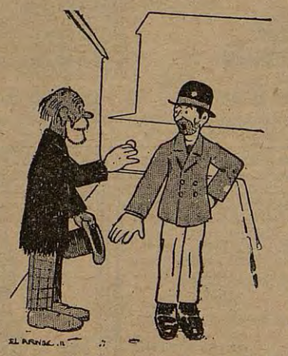
Motif du divorce : les excès de

vitesse du mari : « Lorsque nous sortions ensemble, a dit l'épouse au tribunal, il me promettait de marcher très doucement, mais il ne tardait pas à oublier sa promesse et nous filions à une allure qui, à mon avis, était nuisible à ma santé. »

Evidemment la femme doit suivre son mari, mais encore faut-il que celui-ci modère son allure.

— D'après mon examen, votre cœur fonctionne bien, vos poumons sont sains et votre foie est excellent

— C'est épatant, tous mes organes sont en bon état. Alors, dites-moi donc, comment se fait-il que je sois malade ?



LE MENDIANT. — La charité, mon bon Monsieur!

LE PASSANT. — Vous tombez mal! J'ai perdu ma place... je n'ai même pas un sou pour dîner!

LE MENDIANT. — Pauvre homme! Tenez voici deux francs!

— Dites donc, vous, accompagnez-moi donc au violon.

— Au violon ? J'peux pas, m'sieu l'agent, j'connais qu'la guitare.

ANECDOTES

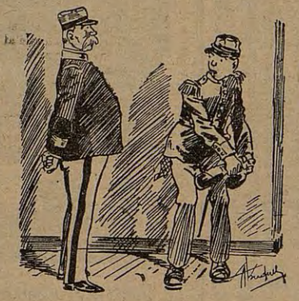
Prisonniers de guerre.

Un colonel vient d'être promu au grade de général et, à cette occasion, il donne un banquet à son régiment.

Adressant la parole aux soldats, avant de commencer à manger :

— Allons, mes enfants, leur dit-il, attaquez et traitez-moi ce festin comme si c'était l'ennemi.

A la fin du dîner, il surprend le



fusilier Pitou mettant de côté quelques bouteilles de champagne dans son sac. Le colonel, en fureur, lui demande ce qu'il fait là.

— J'obéis à vos ordres, mon colonel.

— Comment cela ?

— Oui, vous nous avez dit de traiter le repas comme l'ennemi. Eh bien! à la guerre, les ennemis que nous ne tuons pas, nous les faisons prisonniers.

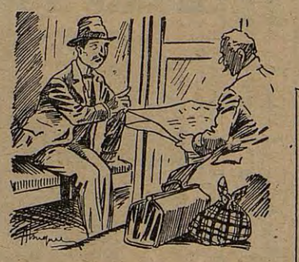
Le colonel rit et fut désarmé.

Où il y a de la gêne...

La scène se passe en chemin de fer.

PREMIER VOYAGEUR. — Seriez-vous assez bon, monsieur, pour me prêter un instant votre pince-nez?

SECOND VOYAGEUR — Avec plaisir.



PREMIER VOYAGEUR. — Maintenant que vous n'y voyez plus assez pour lire, oserai-je vous demander votre journal, qui ne vous fera pas défaut?

E. M.

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 265

ENIGME. — Putois.
CHARADE. — Mirliton.
CASSE-TÊTE. — Eustache. Marion.
LOGOGRIPHE. — Do, Dom, Dome.
MOTS CARRÉS. —

ROME
ORIN
MINE
ENEE

1er CALEMBOUR. — Son tabac, quand il *est frais* (effraie).

2e CALEMBOUR. — Parce que c'est *un nain gras* (ingrat).

RÉBUS. — Forbin était un intrépide marin français.

Enigme.

Je donne une allure charitable.
Bien que j'ai très peu de valeur
D'un enfant je fais le bonheur.
Je réjouis un misérable.

Charade.

Mon premier est une plante parasite
Mon second est une offrande.
Mon tout une partie du fusil.

Casse-tête.

Avec ces lettres formez deux prénoms.
a a a d e h i m m n n r r t u

Logogriphe.

Mes deux premiers ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : je jaillis.
Ajoutez-m'en deux : je suis un mouvement de danse.
Ajoutez-m'en trois : je suis un jour de la semaine.

Mots carrés.

1. Personnage courageux.
2. Lieu de travail.
3. Exige des artifices.
4. Arrit sur l'odorat.
5. Saisit.

Calembours.

— Quels sont les gens qui font le plus de tort aux propriétaires?

— Quel est le manteau le plus chaud en hiver?

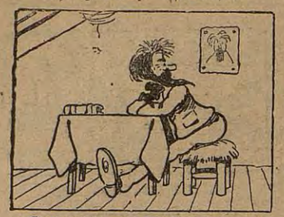
(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS

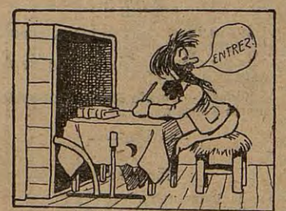
(Trouver une phrase)

Solution dans le prochain numéro.

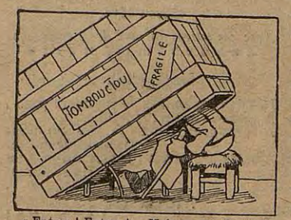
UN MOYEN RADICAL



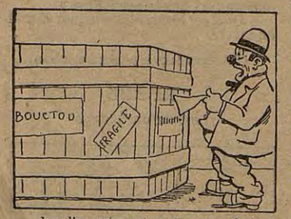
« C'est positivement dégoûtant, répugnant et enquiquinatoire! grommelait César Barbizon, le célèbre inventeur du filet caoutchouté destiné à empêcher la conversation de tomber à terre, mes créanciers passent leurs journées à me déranger. Ils sont perpétuellement suspendus à mon cordon de sonnette... Dans ces conditions il n'y a plus moyen de travailler.. Il va falloir que je trouve une combine pour remédier à cela. »



Aussitôt il fit appel à son génie inventif et le soir même il avait trouvé le remède qu'il souhaitait. Le lendemain pour ne rien changer à leurs habitudes, la meute des créanciers impayés revint carillonner comme la veille à la porte de Barbizon. Au lieu de paraître ému par ce boucan de mauvais augure, l'inventeur qui avait le fin sourire articula joyeusement :

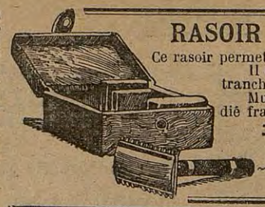


« Entrez ! Entrez ! » Mais en son for intérieur il ajoutait. « Vous ne soupçonnez pas la surprise que je vous réserve. » Il fit manœuvrer ensuite un levier de mise en marche et aussitôt une gigantesque caisse d'emballage s'abattit sur lui et le dissimula complètement aux regards des visiteurs. A peine était-il à l'abri sous sa cachette que le tailleur entra ..



... dans l'appartement en tenant sa facture à la main pour renseigner du premier coup Barbizon sur le motif de sa visite. La première chose qui attira son attention fut l'immense caisse d'emballage occupant les deux tiers de la pièce. « Ciel! soupira encore le tailleur en lisant l'adresse clouée sur la caisse il est parti à Tombouctou ! Ah ! le bandit ! Adieu ! ma bonne galette ! Je ne la reverrai plus... Je suis refait » Et l'infortuné tailleur s'en alla en maudissant Barbizon dont la tête hilare émergeait de la caisse cependant qu'il rigolait : « Mon petit truc a réussi épatamment. Quelle veine ! Je vais donc pouvoir être maintenant tranquille pour travailler ! »

RASOIR DE SURETÉ A DOUBLE TRANCHANT



Ce rasoir permet à chacun de se passer, sans danger aucun des services du barbier. Il est nickelé, muni d'une très bonne lame en acier trempé à double tranchant. Il est très coquettement présenté dans un élégant écrin.

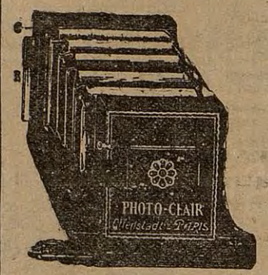
Muni de sa lame et accompagné d'une lame de rechange, il est expédié franco pour le prix de

3 FR. 75

Chaque lame de rechange en plus : 1 franc, franco.

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

C'est réellement merveilleux! Et c'est pourtant ainsi :



Nous mettons en vente un excellent appareil photographique, format 4 1/2×6 qui est le format le plus pratique pour les débutants. Cet extraordinaire appareil le

PHOTO-CLAIR

est à soufflets genre Folding et conditionné d'une façon exacte, muni d'un verre dépoli.

L'objectif est d'excellente qualité, on fait la pose et l'instantané. Notre merveilleux appareil

PHOTO-CLAIR

accompagné d'un châssis métal et d'un mode d'emploi très détaillé est envoyé franco de port et d'emballage, pour le prix de

2 fr. 95

Nous avons eu également l'idée d'établir une trousse de produits et accessoires, le tout de première qualité, comprenant :

1° Une lanterne rouge;
2° Un châssis-presse;
3° Deux cuvettes;
4° Une pochette papier sensible;
5° Une boite plaques;
6° Un flacon révélateur;
7° Un flacon virage fixage;
8° Un paquet hyposulfite.

La trousse de produits et accessoire est expédiée franco contre 2 fr. 95

Nous offrons un avantage à ceux de nos lecteurs qui voudraient se procurer l'appareil et la trousse en leur cédant le tout pour 5 fr. 75 seulement

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

PORTE-MONNAIE

Chèvre mille raies, longueur 100%, hauteur 60%, trois soufflets, une poche, un fermoir intérieur, deux extérieur à pression.

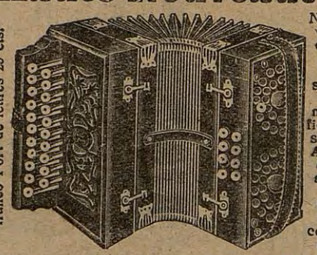
Prix franco : 2 francs.

Adresser commandes à l'EPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

SCIENCE et MAGIE

Il n'existe pas de livre plus merveilleux à connaître Il fournit les moyens d'obtenir toutes les faveurs que l'on désire, de découvrir les secrets les plus cachés, de savoir ce qui se passe dans les maisons voisines, de guérir l'ivrognerie et une foule de maladies, de donner des sorts ainsi que de s'en préserver, de connaître l'avenir de prendre à la main les oiseaux et les poissons, de se rendre invisible, de gagner aux jeux et aux loteries, de dominer tout le monde, de réussir dans ses entreprises, etc., etc. — Demander **Notice gratuite.** — Ecrire n'engage à rien. Ecr. M. CHAUVEL, Libraire, 17, r. Laferrière, Paris

Haute Nouveauté!



Méthode et catalogue gratuits et franco Port de lettres 25 cts.

Nous envoyons contre remboursement ces magnifiques et solides **Accordéons système viennois** coûtant avec

touches	choeurs	basses	voix bronze	voix acier
10	2	4	Frs. 7.—	Frs. 9.—
21	2×2	4	„ 12.50	„ 15.—
21	2×2	8	„ 15.—	„ 18.—

Herfeld & Cie. à Neuenrade Nr. 2 (Allemagne)

La plus importante fabrique d'accordéons de la place.

EXCELLENT REMONTOIR

pour homme

savonnette double boîtier, dite boite de chasse, doublé or américain, nouveau cadran 24 heures, émail fin, mouvement échappement à cylindre empierré, fabrication exclusivement française, garantie 2 ans.

Cette montre, absolument parfaite, conserve pendant un temps infini l'aspect de l'or dont elle donne entièrement l'illusion.

Elle est envoyée dans un élégant vide-poche, franco, pour le prix de... **8 fr. 75**

Adresser commandes à l'EPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

Véritable Dorure surfine

INDISPENSABLE A TOUS

Le meilleur des Bronzes à l'emploi et le meilleur marché, d'une durée indéfinie.

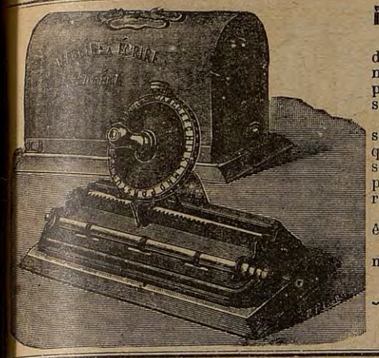
Un étui contenant un flacon de laque, un paquet de dorure en poudre, un godet profond en métal, un pinceau avec sa hampe.

Le tout est expédié avec mode d'emploi franco, contre la somme de

1 franc.

Adresser commandes à l'EPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

MOUSTACHES CHEVEUX BARBE, CILS, en 1 mois et à tout âge. — même si on a tout essayé sans succès ! par la Célèbre **VEGETALINE** prof. Moser. Arrêt immédiat de la Chute, pellicules, démangeaisons. Flac. 1 fr. 45 — 2 fr. 25 — 3 fr. 25 franco-poste (en général, le flac. de 3 fr. 25 suffit.) Envoi discret. (timb. ou mand.) **LOKS** chimiste **82**, Boulevard Barbès (18e ar.) — PARIS



MACHINE A ÉCRIRE

Cette petite **MACHINE A ÉCRIRE**, d'une fabrication très soignée et d'un mécanisme excessivement simple et solide, comporte des majuscules, des chiffres et des signes de ponctuation.

Un apprentissage de 5 minutes à peine suffit pour pouvoir écrire aussi bien qu'avec une grande machine. Elle est non seulement amusante et très instructive pour les enfants, mais peut rendre de réels services aux grandes personnes.

Tous les formats de papier peuvent être employés du plus petit au plus grand.

Chaque machine est accompagnée d'une notice très claire.

Prix franco de la Machine : **6** francs.

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

UN AN DE CRÉDIT ET CEPENDANT PAS CHER !

Le parfait photographe.

Après vous être amusés avec les petits appareils 4 1/2 × 6 et 6 1/2 × 9, après avoir ainsi acquis de l'expérience, vous souhaitez naturellement faire de la véritable photographie.

Nous vous en offrons ici le moyen pour pas cher et à des conditions abordables pour tous.

NOUS EXPÉDIONS

1° Un appareil 9 × 12, à soufflet, gainé, façon chagrin avec objectif périscopique, diaphragme, iris obturateur toujours armé, faisant la pose simple, la pose 2 temps et l'instantané, fonctionnant à l'aide d'une poire, muni d'un verre dépoli et d'un viseur. Article extrêmement soigné et donnant d'excellents résultats, nullement encombrant et léger;

2° 6 châssis métal ;

3° Un sac rigide à fermoir, gainé façon chagrin avec courroie pour contenir l'appareil et les 6 châssis;

4° Un pied de campagne en métal, tubes ronds rentrant, commode et léger;

5° Un châssis-presse américain 9 × 12;

6° 3 cuvettes 9 × 12, tôle, faïence, carton bouilli;

7° Un panier laveur, 12 rainures;

8° Un égouttoir, 12 rainures;

9° Une lanterne demi-ronde, verre rouge;

10° Une boîte de 6 plaques 9×12;

11° Une pochette 24 feuilles papier sensible;

12° Un flacon révélateur concentré, dose 1/2 litre;

13° Un flacon virage concentré, dose 1/2 litre;

14° Un paquet hyposulfite, dose : 1 litre;

15° Un manuel de photographie, mode d'emploi.

Le tout est envoyé franco de port et d'emballage pour le prix de **62** *francs, payables 7 francs avec la commande, le reste en 11 versements mensuels de 5 francs.*

Adresser les commandes avec le montant du premier versement en un mandat ou bon de poste à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

Une Attrape incomparablement amusante.

UN REVOLVER BROWNING

parfaitement imité, même taille, même teinte, même forme.

C'est un étui à cigarette qui s'ouvre par une pression sur la gachette.

Prix : 1 fr. 45 franco.

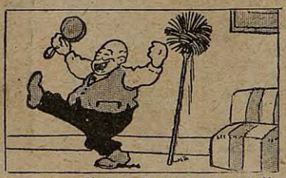
Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

FAUSSE JOIE

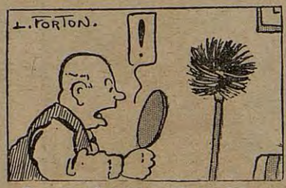
« Désolation ! se lamenta M. Tif en se regardant dans son miroir ; mon dernier cheveu est parti ! A présent mon crâne est aussi dépourvu de végétation capillaire qu'une pierre à briquet... Tous mes amis vont blaguer ma calvitie en criant : « Chauve qui peut ! » quand ils me verront. On m'a recommandé l'élixir d'Absalon comme étant la seule lotion capable de les faire repousser.

« Je vais en essayer. Si ça ne me fait pas de bien, ça ne fera toujours pas de mal... » Ce disant, M. Tif courut chez le pharmacien qui, moyennant dix francs, lui donna un flacon de ce précieux élixir. Aussitôt rentré chez lui il s'empressa d'en faire une application sur son crâne dénudé qu'il frictionna avec une farouche énergie. Au bout d'une demi-heure il laissa échapper un grugissement d'allégresse.

Une crinière hérissée parait sa cage veuve de mouron. Cette croissance spontanée tenait au prodige. « C'est positivement miraculeux, jubilait M. Tif au comble du bonheur. Jamais non jamais je n'aurais osé espérer un résultat aussi immédiat... Cet élixir d'Absalon n'a vraiment pas volé sa réputation et j'en ferai part à tous ceux de mes amis et connaissances...



... qui se désolent d'avoir le tabouret dépaillé... » Ne trouvant plus de mots ni de qualificatifs pour exprimer sa joie, M. Tif la manifesta en esquissant le pas du scalp, danse de caractère qu'il avait apprise tout récemment en fréquentant un bal d'apaches du grand monde. Hélas! sa joie devait être de courte durée...



En se regardant une seconde fois dans son miroir, il constata avec stupeur qu'il était aussi chauve qu'avant et en se retournant eut l'explication du mystère. Sans qu'il s'en doutât, il s'était appuyé contre la tête de loup et c'est le balai hirsute de ce dénicheur de toiles d'araignées qu'il avait vu dans son miroir et pris à tort pour la résurrection de sa chevelure!

ROMANCES Valses chantées.

Les Larmes : 0 fr. 50 — J'adore les yeux : 0 fr. 50. — Toute la vie : 0 fr. 50 — Bonheur perdu : 0 fr. 50. — Réponse à ma mie : 0 fr. 50. — Peut-être : 0 fr. 50. — Dans un rêve : 0 fr. 50. — Regard de femme (Piano et chant) : 1 fr. 75. — Nos réservoirs : 0 fr. 50. — Fléau mondain : 0 fr. 50. — Sénatorium : 0 fr. 50 — Si tu veux (Piano et chant) : 1 fr. 75. — Chansons montmartroises convenables.

Adresser commandes avec leur montant à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris. — Envoi franco pour un achat de 1 fr. 50 au moins

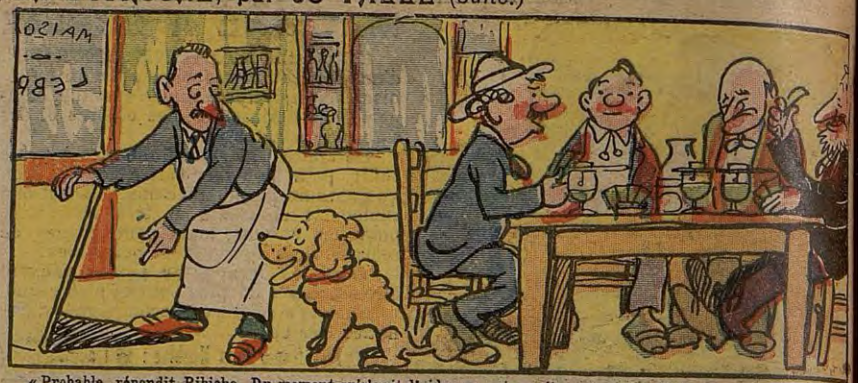
Envoi gratis et franco du catalogue complet sur demande.

Sceaux. — Imp. Charaire.

Le gérant : Emile Beuve.

CARAFON, CHIEN D'IVROGNE, par JO VALLE (Suite.)

Sur le coup de cinq heures, Bibiche, qui en était déjà à sa sixième mominette, vit arriver Médard suivi de son fidèle Carafon. Le plombier ayant commandé une chopine et deux verres dit au seigneur de cabots : « Mon vieux, c'est après-demain que je joue la fille de l'air, solo pour cloche de bois. J'ai besoin d'un coup de main. Est-ce que je peux compter sur toi ? »



« Probable, répondit Bibiche. Du moment qu's'agit d'aider un poteau, j'suis toujours là... Alors rendez-vous ici à dix heures pour le déménagement. — Entendu ma vieille. » Le père Lebroc, qui avait surpris quelques mots de la conversation en remplissant le verre de Carafon, demanda, subitement inquiet : « C'est pas d'la blague, tu décanilles de ta piaule? — Aussi vrai que je me rince le cornet avec ta camelote, » répondit Verjus en vidant son verre d'un trait. Le bistro fit la grimace. Médard et son cabot lui permettaient de réaliser des recettes fabuleuses. Il songea, en revenant à son comptoir, qu'à défaut du patron, il lui faudrait trouver un truc pour garder le chien.

Mais comment ? Médard, Bibiche et deux habitués avaient entamé une manille aux enchères tandis que Carafon les regardait ouer en sirotant un vermouth-grenadine. Un client ayant commandé une bouteille de bordeaux, le bistro souleva la trappe qui était derrière son comptoir pour descendre chercher la bouteille...

... en question. A peine était-il arrivé dans sa cave qu'il s'aperçut que Carafon l'avait suivi. L'idée de le retenir prisonnier lui vint aussitôt à l'esprit. Connaissant le goût...

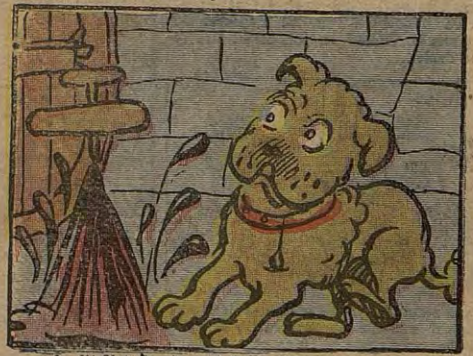
... du cabot pour le vin, il tourna la canelle d'un tonneau et fit couler dans une terrine émaillée la valeur approximative d'un litre. « Tiens, mon vieux, disait-il à Carafon, tu peux te salir le museau, c'est moi qui régale ! » Ce chien d'ivrogne, qui était aussi ..

... un poivrot de chien, ne se le fit pas dire deux fois et se mit aussitôt à licher la vinasse du bistro comme si c'était du petit-lait. Lorsque la terrine fut vidée il sentit que la tête lui tournait. Il éprouvait en même temps un violent mal de cœur. Il courut se soulager dans un coin de la cave.

Pendant ce temps le bistro était remonté prestement et, après avoir refermé la trappe, il trônait de nouveau à son comptoir comme si rien ne s'était passé. Médard, qui tentait de faire une passe savante au manillon, ne s'était pas aperçu de la disparition de son chien. Celui-ci quand il se sentit à nouveau frais et dispos...

... retourna vers sa terrine vide en cherchant comment il pourrait la remplir. Carafon, nous l'avons dit, n'était pas un cabot ordinaire. Il mettait au service de son vice une roublardise de renard mâtiné de chimpanzé. Se souvenant fort à propos du moyen employé par le bistro...

... pour faire couler le vin, il se pencha sur la cannelle dont il tourna adroitement le robinet avec ses dents. Vis-à-vis le tonneau, un soupirail muni d'un quatuor de barreaux jetait dans la cave une douteuse clarté. Carafon voyant un mince filet rouge s'échapper du robinet s'étendit sur le dos, la gueule ouverte juste au-dessous...



... du dit filet de vin qu'il ingurgitait béatement. Après avoir sucé une certaine quantité de liquide, Carafon, à qui l'ivresse donnait des goûts et des idées folâtres, tourna davantage le robinet de la canelle qui se mit à couler à flot... Effrayé sans doute par le mauvais tour qu'il venait de commettre, d'un bond il sauta sur un tonneau vide placé...

... debout sous le soupirail et s'élança sur ce dernier pour essayer de passer à travers les barreaux. N'étant pas assez svelte pour réaliser cette prouesse, il s'attaqua à l'un d'eux qui était en bois peint et se mit à le déchiqueter. A force de tirer dessus, le barreau finit par céder brusquement et Carafon retomba sur son tonneau. Il y séjourna quelques secondes, le temps de reprendre haleine, après quoi...

... prenant un élan formidable qui fit basculer la barrique, il atteignit le soupirail, passa par l'ouverture qu'il venait de pratiquer, se retrouva sur le trottoir de la rue et attendit patiemment qu'un client entrât chez le père Lebroc pour pénétrer dans le débit avec lui et retourner s'asseoir près de son maître. *(A suivre.)*